

HENRI ROUSSEAU LE DOUANIER

UNE VISITE
A
L'EXPOSITION DE 1889

AVEC UNE PRÉFACE DE
TRISTAN TZARA

A Vérenaz, Genève

PIERRE CAILLER, ÉDITEUR
MCMXLVII

0.
MATOS
PH

T
803
.LL
R688
1947
CL



Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ. 00835

HA 929
0640008973

*COLLECTION
ÉCRITS ET DOCUMENTS
DE PEINTRES*

DIRIGÉE PAR

PIERRE CAILLER

UNE VISITE A L'EXPOSITION

DE 1889

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Pierre Cailler 1947, Genève.

e. m. à l'Exposition

Un Voyage
à L'Exposition
de
1889. Valenciennes
ou 3' Atlas et 10 tableaux.
de M. Henri Rousseau.

ou m.
s
us
es.
f. ad
and
and
auf.
et
ad.

m
dige
Narbon
et vivait

ous 170
! Cass
partie ben
Walt dans etc. capit



Le peintre J. M. W. Turner
Dans son Atelier
Paris le 28. Mai
1906
écrit à ma fille

00772/ROU

HENRI ROUSSEAU LE DOUANIER

UNE VISITE
A
L'EXPOSITION DE 1889

Vaudeville en 3 actes et 10 tableaux
Avec 2 illustrations.

Préface de
TRISTAN TZARA

A Vésenaz, Genève
PIERRE CAILLER, ÉDITEUR
MCMXLVII

IMPRIMÉ EN SUISSE

PRÉFACE

Le type de l'homme omniscient que la Renaissance avait mis en avant comme le parfait représentant de l'humanisme rationaliste et encyclopédique de ce temps, a trouvé dans l'artiste complet un équivalent dont la tradition populaire a gardé jusqu'à nos jours le souvenir. L'art, à la lumière de cette figuration, est une entité indivisible, les moyens par lesquels il prend forme n'en étant que les accidents fortuits. L'artiste réagit ainsi contre toute spécialisation dans les domaines différents de l'art, la technique pouvant s'apprendre comme tout autre métier. De là le caractère artisanal des peintures dites naïves : l'action de peindre se réduit à un moyen appliqué à l'expression d'une vision ou d'un sentiment préalable. On a souvent pu trouver un charme insolite dans cette séparation entre la technique et le contenu d'une œuvre d'art, car leur concomi-

tance et leur fusion intime ne passent-elles pas, en général, pour régir la condition même de la création artistique ?

Il se mêle souvent à la formation de cette conception anachronique de l'art l'importance exagérée donnée à l'inspiration telle que les romantiques l'envisageaient comme une grâce supra-terrestre, véritable communion avec on ne sait quel pouvoir mystérieux. Mais, néanmoins, comme il s'agit de traduire celle-ci sur le plan sensible, le métier nécessaire y prendra une place subsidiaire. Or, cette manière de considérer la technique comme détachée de l'activité de l'artiste, peut aussi constituer un but en soi, d'où le caractère minutieux des détails et l'amoncellement de ceux-ci dans la représentation, sous ses attributs visibles, de la réalité extérieure. Si l'inspiration et le métier fondus dans l'organisation du tableau doivent être considérés comme étant éminemment la marque de la peinture savante, la contradiction entre le métier subordonné à l'inspiration et l'effort apporté au perfectionnement de ce métier se traduit par un certain déséquilibre dans la peinture dite populaire. Ce dénivellement, dû à une maladresse concep-

tuelle, se résume dans la faculté de décomposer le processus de la création artistique en donnant à chaque élément la mesure de son efficacité. A la question : le tableau est-il une réalité par lui-même ou sert-il à représenter une réalité imaginée, certains peintres surréalistes ont répondu en optant pour la seconde proposition. Cette réaction contre une peinture ayant sa propre fin dans ses moyens adéquats, risque de devenir à son tour, — malgré la répudiation des problèmes qui lui sont propres — l'expression d'un intellectualisme obscurcissant. De toute évidence, ce choix engendre de nouveaux poncifs qui sont en train de s'édifier sur les ruines de l'académisme traditionnel.

Rousseau était profondément pénétré de la conception de l'artiste total. Il jouait du violon, de la flûte, il était compositeur, poète, auteur dramatique et surtout peintre. A chacune de ces activités, il devait assigner une importance égale, l'idée qu'il se faisait de l'art les embrassant toutes sans distinction. Il faut dire que le sérieux avec lequel il les envisageait et l'application qu'il y apportait, excluait chez lui tout dilettantisme. C'est toutefois dans

la peinture que Rousseau s'est élevé jusqu'à un éclat incomparable que peu de ses contemporains — qui souvent mêlaient à leur admiration le sentiment d'une légère ironie — ont vu briller de ses feux véritables. Il faut dire qu'en cherchant dans la profondeur même du concept de la peinture la solution d'une nouvelle objectivation de la réalité sensible, ils savaient difficilement admettre que Rousseau pût chanter, pour ainsi dire, la nature du monde extérieur sans se soucier des problèmes de la forme et de la couleur que sous l'angle de leur application à la chose exprimée. Tandis que les peintres novateurs réduisaient l'anecdote à un minimum de signification, jusqu'à n'en accepter que l'essentiel de la structure plastique, Rousseau, lui, considérait le sujet comme le centre même de ses préoccupations. C'est à cela qu'est dû, partiellement, son classement parmi les personnages pittoresques de son époque. Il est pourtant certain que, parti de la conception artisanale du tableau, Rousseau a atteint à une indéniable grandeur, parce que, plus forte que sa vision archaïque de l'art, la qualité de ses dons, après l'avoir débordée, a abouti à une synthèse où cette conception

est incluse et qui s'inscrit dans une évolution plus générale de la démarche des idées. Rousseau s'y trouvait intimement lié et quoique situé sur le plan strict de la vie moderne, il rejoint par delà celle-ci la position conceptuelle des peintres primitifs pour qui, comme chez les scolastiques, chaque secteur de la composition garde son intégrité indépendante et sa vie propre, la totalité n'étant plus qu'un exercice d'addition plus ou moins mécanique. Cette façon de voir, chez Rousseau, s'applique aussi bien à ses pièces de théâtre qui à leur tour éclairent sa conception picturale en mettant en valeur les problèmes de l'espace et du temps auxquels il a donné une solution personnelle empreinte d'une vérité et d'une fraîcheur singulières. La fantaisie et le bon sens concourent ici à édifier le merveilleux involontaire qui est le monde lyrique étonnamment naturel et puissant du Douanier.

*

Dans le premier acte de La Vengeance d'une Orpheline russe, où il faut admirer les perspectives grandioses du décor, — deux maisons avec leurs jardins contigus, des villas,

la Néva coulant au fond de la scène — pendant que l'action se joue d'un côté, les protagonistes de la villa voisine restent, pour ainsi dire, en suspens, et ceci à tour de rôle comme dans les grandes compositions des peintres primitifs (je pense entre autres au Couronnement de la Vierge), où la succession des scènes veut suppléer au mouvement. La liaison entre ces scènes est laissée sur le compte de la mémoire, toutes étant présentes simultanément et chaque partie devant être regardée à part. Si, au cinéma, la rétine peut retenir une image pendant une fraction de seconde pour que l'image suivante la continue en donnant ainsi l'illusion du mouvement, le découpage du film demande à la mémoire un travail analogue. Après avoir été imprégnés d'une scène, le brusque transport qu'on nous impose dans le passé ou l'avenir ou dans un endroit différent, suppose de notre intelligence un effort d'abstraction, d'analogie et de déduction qui, pareil à une échelle par rapport à un escalier, supprime ce qui n'est pas essentiellement nécessaire, tout en nous contraignant à accepter le principe de continuité sur lequel est basée la fonction même du cinéma.

Cette alternance de l'action, au début du premier acte de la Vengeance, jette une lumière particulière sur la conception de maint tableau de Rousseau où l'événement est pris à l'état naissant, suspendu pour ainsi dire à un fait ultérieur (La Carriole de M. Juniet, Les Joueurs de Foot-Ball, et en général les tableaux de la jungle). La simultanéité du présent et du passé dans le tableau « Pensée philosophique » est expliquée par le poème qui l'accompagne :

*« Etant séparé l'un de l'autre
De ceux qu'ils avaient aimés
Tous deux s'unissent à nouveau
Restant fidèles à leur pensée. »*

On pourrait multiplier les exemples où la succession d'instantanés dans les pièces de théâtre de Rousseau donne une solution inusuelle au problème du temps et de l'espace. Dans sa « Visite à l'Exposition de 1889 », la brave famille bretonne qui se trompe sur la signification de tous les monuments de Paris, parcourt en un temps record la ville : elle est tantôt à la Madeleine, aux Invalides, ou place de la République sans se soucier des

exigences scéniques ni respecter les lois de la vraisemblance que, pourtant, Rousseau n'abolit pas entièrement. Il les modifie, en conformité avec son désir de synthétiser le mouvement, comme par ailleurs, dans ses tableaux, il aborde ce problème sous son aspect figuratif traditionnel (Le dessin de « Un Centenaire de l'Indépendance » est sensiblement proche de celui de la « Danse villageoise » de Breughel) sans jamais tomber dans la convention académique et figée des fabricants d'allégories. Cette synthétisation qui, sous certains aspects, fait prévoir le découpage cinématographique détermine, entre autres, le caractère moderne de son œuvre, caractère par lequel il faut entendre la découverte de la nouveauté, de l'actualité valable et, par conséquent, authentique d'une époque. Je pense non seulement à la représentation de l'avion et du dirigeable dans une de ses toiles, ces joujoux frais et étonnants des environs de 1907, mais surtout à l'admirable composition des Joueurs de Foot-Ball où les rayures des maillots servent à rendre à un instantané la valeur vécue d'un moment pathétique, comme les fils télégraphiques qui parcourent certains de

ses paysages, impriment le rythme déterminé d'un modernisme optimiste jusque dans la solitude éloignée des campagnes.

Rousseau a été un précurseur dans ce début du siècle où les promesses de la mécanisation vont de pair avec la découverte de la poésie dans l'actualité de l'objet usuel. De la lampe à pétrole de Rousseau à la guitare, au journal, aux cartes à jouer et au paquet de tabac de Picasso, de Braque et de Gris, le chemin, à travers « l'esprit nouveau » d'Apollinaire (et plus tard de Léger) passe par la « Tour Eiffel » de Delaunay et ses « Fenêtres », pour aboutir au Futurisme. Monet déjà avait peint une locomotive en marche mais l'avion de Rousseau se situe à proximité de ces anges qui dominent le convoi des peintres apportant leurs œuvres au seuil d'une gloire fraternellement réservée à tous. Dans les premiers pas de ce modernisme naissant, on décele la tendresse pour l'objet familier, humble objet de tous les jours, l'objet pris dans sa totalité virtuelle et plastique. L'objet-sujet des cubistes contient implicitement une charge affective qui l'accompagne, lui sert de support et constitue en somme son commentaire poétique.

Il y a dans les pièces de Rousseau qui ont été conçues pour être jouées, une anticipation du cinéma qui ne résulte pas de la recherche d'une technique nouvelle, mais plutôt de celle de l'explication de la réalité au moyen d'une synthèse théâtrale qui, à certains moments, transgresse le cadre des indications scéniques et les possibilités de les réaliser. L'auteur semble, après avoir subi puissamment l'illusion du théâtre, vouloir imposer à celui-ci, par le seul emportement de sa passion, un dépassement où sa vision du mouvement et de l'espace trouve une forme appropriée. Au premier acte, l'échange de lettres entre Sophie et Henri, échange solennel accompagné de toutes les formes des convenances sociales, est suivi, après que l'amour d'Henri fut partagé par l'orpheline consentante, d'une rapide succession de billets brefs — que Rousseau ne prend plus soin d'accompagner de notations scéniques — au cours de laquelle un rendez-vous est fixé, Henri attendra Sophie avec un fiacre au coin de la rue et effectivement, l'enlèvement a lieu sous nos yeux ; ils montent dans le fiacre et ils partent. Cette précipitation de l'action à la fin du premier acte, indique déjà

l'économie que le cinéma a introduite depuis dans cette conception de la durée qui pour nous est devenue une convention unanimement acceptée. Il faut voir dans cette anticipation une preuve supplémentaire que Rousseau participait avec toute la force de son être à l'esprit de son époque qui prévoyait la nécessité, en développement, de changer nos notions du temps en raison des facilités de déplacement et de la vitesse avec laquelle ils pouvaient s'effectuer.

La fin de « Une Visite à l'Exposition de 1889 » est marquée par un procédé semblable.

Il n'est pas difficile de s'imaginer comment Rousseau se représentait cette fin, où la mise en scène est littéralement balayée devant la force et la rapidité de sa vision. Le sentiment de certitude que lui donne cette scène vue par lui, suffit pour que, à ses yeux, elle prenne une réalité à côté de laquelle la réalité limitée de la scène n'est qu'une pâle imitation. Dans le manuscrit de cette pièce, les lettres que le protagoniste reçoit sont toutes écrites comme de véritables lettres datées et suivies d'une signature paraphée. Instinctive, la vérité de ces lettres, pour Rousseau n'est ni ébranlée ni troublée par la fiction du théâtre. On songe

aux premiers collages cubistes de Picasso et de Braque où le problème de la réalité objective et de la réalité construite du tableau, est également posé, quoique d'une manière plus théorique.

Au premier acte de « La Vengeance d'une Orpheline russe », on lit l'indication suivante : « Madame Yadwigha quitte Sophie qui écrit une lettre vivement, la met à la poste. Quelques secondes après, le facteur donne la lettre à Henri qui se promène dans son jardin contigu à celui de Sophie. » Touchant raccourci que les cartes postales illustrées nous ont rendu familier ! Ce ne sont plus les oiseaux qui portent les lettres d'amour, mais les facteurs qui, en les remplaçant, ont hérité de leur grâce symbolique.

Au troisième acte, l'auteur dit que « Henri se met à écrire quelques mots à Edouard, fait remettre la lettre à domicile. Edouard arrive d'un pas précipité, s'essuyant le front. Si l'imagination de Rousseau court ici plus vite que les possibilités de compréhension du spectateur, cette confusion entre les différents plans de la volonté d'exprimer et de réaliser, où certaines formes du raisonne-

ment sont respectées, nous fait penser au déroulement systématique auquel sa pensée se soumet lorsqu'il s'agit de l'élaboration de ses tableaux. Par ces simplifications de l'action théâtrale, Rousseau aborde l'essentiel d'un problème que son ingéniosité n'arrive pas à résoudre, mais où, toutefois, la virtualité de la vision qui préside au mécanisme de son imagination s'affirme avec l'autorité de sa persistante confiance.

*

J'ai toujours présent à l'esprit le portrait de Rousseau peint par lui-même (1890) où celui-ci porte un béret de marin et une palette à la main sur laquelle on lit le nom de Joséphine. Un bateau fait le fond de la toile et un ballon est dans le ciel. Avant qu'il ne parte pour le Musée de Prague, souvent je me suis attardé dans le salon de la baronne d'Oettingen où il était accroché, m'émerveillant devant la force de dépaysement qui s'en dégageait.

Comment ne pas s'en souvenir en lisant l'indication scénique de la fin du deuxième acte :

TABLEAU : On voit la ville de Cronstadt, un navire est à l'entrée du port sur lequel s'embarquent des voyageurs parmi lesquels se trouvent Sophie et Henri. Le bateau part pour la Belgique, le port est très animé.» *Fin du tableau.*

On peut rapprocher de la description de ce décor dont l'évidente grandeur est effectivement ressentie par le peintre, celle du décor du troisième acte :

« On voit la place de l'Hôtel de Ville de Bruxelles sur laquelle se trouvent pour la fête des marchands forains, des saltimbanques. Il y a aussi des kermesses et bals flamands. »

Plus loin, dans un tableau du cinquième acte, « la scène représente la Perspective Newski, avenue dans le genre de celle de l'Opéra à Paris où l'on voit l'hiver à trois heures, une quantité de promeneurs en traîneau. Un gendarme à cheval se place au milieu, pour l'ordre ».

Si dans ces deux pièces, les notions du temps et de l'espace sont réduites à une perspective des plus sommaires et si la succession des événements, à force de se vouloir logique,

n'est plus sujette à la vraisemblance, telle qu'on l'entend d'habitude, mais en crée une nouvelle, transposée et plus nue, la conviction qu'apporte l'auteur dans l'exposé de ses sentiments, enveloppe d'une fraîcheur nouvelle les formules toutes faites qu'il emploie et les locutions en vogue parmi les écrivains populaires de son temps.

Le principe de juxtaposition et de simultanéité qui régit sa peinture, où les lieux communs sont sublimés et dépassent leurs limites conventionnelles, Rousseau l'a trouvé instinctivement au niveau d'une conscience temporelle qui se trouvait être celle des peintres du quattrocento. Egaré dans notre civilisation, et mis devant le spectacle d'une perpétuelle découverte, c'est de l'adaptation formelle de sa mentalité aux conditions matérielles de son temps que résultent l'étrangeté mythique et l'empirisme de sa conception du monde. Ceux qui parlent de l'ingénuité de Rousseau croient peut-être résoudre par un mot un problème qui sur le plan humain est infiniment plus complexe. Une certaine forme de maturité de la vision, forte de sa concordance avec l'expérience de l'histoire, que Rousseau croyait être celle de la vie, peut,

chez des êtres, je ne dis pas simples, mais en tout cas disposés à nommer les choses par leur nom et à se contenter de leur évocation, se scarifier, s'envelopper d'une coque imperméable aux influences de l'extérieur. Placés devant la complexité de la vie, ces êtres se réfugient dans une position de simplification à outrance, où le problème est nié par le simple fait qu'on se refuse de le poser. La complexité qui ne saurait pourtant pas disparaître, devient alors une multitude de détails. La raison peut s'en saisir plus facilement en les disposant dans un enchaînement primaire et en classant leur importance selon une échelle d'attributs dont le bon sens est juge et partie à la fois. Ce système fermé entraîne un plus intense développement d'une mythologie personnelle — et même d'une vie intérieure — que chez ceux avec qui la vie extérieure entretient de constantes relations d'échange. Ce manque de communication avec un monde qui n'était pas strictement le sien a déterminé chez Rousseau la formation d'une personnalité assez caractérisée pour donner naissance à un style qui, non seulement d'ordre pictural ou théâtral, est un style de vie. Certes, on reconnaît à sa

base les caractéristiques que l'on trouve chez ceux que les soi-disant « grands » ont pris la mauvaise habitude d'appeler les « petites gens », notamment la générosité naturelle, la crédulité et la bonne humeur. Mais sa mystérieuse et triomphante faculté de rester jeune, Rousseau ne peut l'avoir rencontrée que dans les couches profondes des âges de l'humanité. Là tout est jeu, calme et volupté. La liberté d'interpréter édeniquement le monde est réservée à ceux pour qui l'enfance a grandi sans abandonner sa pureté primordiale.

*

A quoi est-elle due cette force mystérieuse qui incite l'homme à s'exprimer et à communiquer le résultat de son expérience en le formulant d'une manière plastique ou littéraire? Le processus de la création a-t-il une source commune chez le sauvage, chez l'enfant et le délirant? De l'étude de ces questions dépend une bonne part de la solution que l'on entend donner au problème de la création artistique. Il nous semble que, non entamé par l'automatisme des procédés et les considérations historiques ou intellectuelles, démuné en partie

de préjugés et n'ayant que l'efficacité en vue, le produit artistique de l'homme primitif, de l'enfant et de l'aliéné se présente presque à l'état de nudité. Si, par analogie, on pouvait identifier ces trois espèces à certains caractères de la préhistoire, celui d'un stade plus évolué, mythique-rationaliste, correspondrait à la culture protohistorique. En une certaine mesure, l'œuvre de Rousseau, en tant qu'illustration de cette dernière catégorie, pourrait servir utilement à élucider un problème dont la complexité n'a pas fini de nous préoccuper.

*

Le sentiment, pour Rousseau, est, à l'état élémentaire, une prise de position déterminante dans la constitution de l'être humain. Ce sentiment, fort et sans mélange, domine les événements, les fait mouvoir et leur agencement entre le bien et le mal est finalement soumis à la loi de la justice inéluctable qui, du même coup, résout les problèmes de la fatalité et du hasard. La conception angélique qu'il se faisait de la vertu et le satanisme du mal se livrent un combat où les passions s'affrontent

avec leurs ruses et leurs élans et, si l'héroïsme fait la loi commune des hommes, le bien doit rester le suprême vainqueur, comme le veut la tradition populaire et l'optimisme toujours vivant dans l'âme des peuples qui combattent pour l'avènement de la justice et de l'amour universel. Mais cette vie des sentiments s'exprime, pour Rousseau, par une évidence indiscutable, les vertus qui les animent étant l'apanage exclusif de chacun d'entre eux. Ses personnages sont, pourrait-on dire, habités par l'un ou l'autre sentiment et l'attitude du spectateur devant eux n'a pas besoin d'un jugement de valeur pour s'exprimer, puisque l'énoncé seul d'une tare ou d'une qualité comporte soit sa condamnation soit une adhésion de sympathie. Rousseau est si sûr de ce jugement du spectateur que, lorsqu'il bâtit une intrigue théâtrale, il en démonte tout le mécanisme et l'action se passe comme elle a réellement été annoncée. A quoi bon les effets de surprise quand il est tout à fait entendu que le public donne raison à l'héroïne et qu'il s'associe, en tout, à ses actions, comme il est naturel qu'il épouse la cause du bon et du juste ?

Le contraste entre le bien et le mal est absolu,

tranchant et sans appel. L'ordre l'emporte sur tous les dérèglements de l'esprit. Rousseau expose posément les faits, comme s'il étalait des couleurs sur sa toile. Lorsque Henri, entre l'argent et l'amour, déclare choisir le premier, c'est avec fougue et conviction qu'il chante l'éloge de « ce vil métal ». Ce qui confère à « La Vengeance d'une Orpheline russe » son caractère dramatique et édifiant est justement cette conviction que l'auteur apporte à la transposition scénique de sa propre expérience. Rousseau est outré qu'il y ait tant de méchanceté et d'injustice dans le monde. Les connaître et les dénoncer suffirait peut-être à en effacer la malfaisance. J'ai sous les yeux une longue lettre adressée à Joséphine le 2 juin 1899 (l'année où fut écrite « la Vengeance »). Il y est question des malentendus sur la religion qui le séparent de Joséphine. Ses arguments sont empreints de sentiments élevés, de dignité et du désir d'entente. « Surtout ne nous faisons plus de peine de ce dont il a été question hier, dit-il, puisque c'est arrangé » ... Pauvre Rousseau ! Ayant expliqué sa position métaphysique, que pourrait encore déranger leur amour ?

Une certaine stéréotypie de son langage ferait penser à la répétition de thèmes sur le plan pictural, si Rousseau n'était réellement débordé dans ce mélodrame par l'importance de son entreprise. Le charme que dégagent les attributs d'un merveilleux matérialisé sous forme de symboles dans ses tableaux et le rythme qui souligne leur construction, n'ont pas la même signification suggestive dans ses pièces de théâtre. Rousseau n'a pas résolu le problème de l'écriture, où le moyen d'expression s'insère comme un élément constitutif, avec la même aisance que celui de sa peinture. Il y a pour lui, d'un côté, la réalité concrète du monde et de l'autre côté, la volonté de la traduire. L'affabulation et l'affirmation de la vérité se conjuguent pour en édifier la totalité imagée. Mais chaque composante garde l'unité de sa valeur typique. La croyance que le réalisme tient dans certaines caractéristiques des formes apparentes se manifeste également dans le domaine de la bonne humeur qui est assez solidement établi comme valeur dans l'esprit de Rousseau pour remplacer le comique. Les personnages campagnards de « Une Visite à l'Exposition de 1889 » et les

domestiques de « La Vengeance d'une Orpheline russe » n'ont de comique que leur façon de parler où le bon sens prétend les placer dans un monde à part, en contradiction avec celui, dit raisonnable, du monde « civilisé ».

*

Trois pièces de théâtre de Rousseau sont parvenues jusqu'à nous. « Une Visite à l'Exposition de 1889 » (qui sur la page de garde est intitulée « Un Voyage à l'Exposition de 1889 ») et « La Vengeance d'une Orpheline russe » ont été recueillies par Robert Delaunay. Après la mort du Douanier, la fille de celui-ci, M^{me} Bernard-Rousseau, lui donna les manuscrits en remerciement de son dévouement à la mémoire de Rousseau. « L'Etudiant en goguette », comédie en deux actes et trois tableaux, que nous ne publions pas dans la présente édition, est une pièce légère moins originale que les deux premières. Elle nous a paru ne pas apporter à notre essai de dégager de sa légende l'esprit du Douanier, un élément d'information suffisamment fondé.

Le manuscrit de « Une Visite à l'Exposition de 1889, vaudeville en trois actes et dix tableaux », quoique non daté, a certainement vu le jour pendant la durée de l'exposition. De nombreuses corrections en partie faites au moyen de bouts de papier collés nous incitent à croire qu'il constitue le premier jet de ce vaudeville. Il comporte soixante-treize feuillets numérotés.

Le manuscrit de « La Vengeance d'une Orpheline russe, drame en cinq actes et dix-neuf tableaux (inédit) » est vraisemblablement la copie, de la main de Rousseau, qui fut présentée au théâtre du Châtelet. A l'intérieur de la couverture, Rousseau a écrit : « M. Rochard directeur du théâtre du Châtelet », et sur la couverture et à la première page, le chiffre « 23 » au crayon bleu indique probablement le numéro d'ordre inscrit par le théâtre. Ce manuscrit comprend quatre-vingt-neuf feuillets numérotés. A la dernière page, on lit : « Terminé le cinq janvier 1899 ». Suit la signature « Henri Rousseau, 3 rue Vercingétorix ». Avant cette signature, — et manifestement ajouté en dernier lieu, comme on peut aussi le constater sur la couver-

ture, — Rousseau a écrit de sa main, en guise de co-signature, « Madame Barkowski, 28 rue Pierre Leroux ». Joséphine (voir l'auto-portrait de Rousseau de 1890 et la lettre de 1899) et Madame Barkowski, sont donc la même personne ainsi que Jadwigha, représentée dans « le Rêve ».

Le mélodrame « La Vengeance d'une Orpheline russe » a dû être écrit spécialement pour le Châtelet, car aucun autre théâtre n'eût été capable d'un aussi vaste déploiement de décors. Le fait qu'il se joue en Russie est dû à l'actualité qui pouvait favoriser l'éventuel succès de la pièce, en cette année de la visite du Tsar à Paris.

Nous sommes en droit de penser que Madame Barkowski a dû renseigner Rousseau aussi bien sur la vie à Saint-Petersbourg que sur les noms des personnages, le port de Cronstadt, etc. Peut-être même faut-il voir dans le sujet de la pièce une idéalisation romancée de la propre biographie de l'amie de Rousseau qui dans ce cas, n'aurait pas été, comme Apollinaire le croyait, polonaise, mais d'origine russe. L'époque où l'action se passe (1855) pouvait correspondre à celle où Madame

Barkowski se trouvait encore en Russie. Il est significatif que, au moment de remettre le manuscrit au théâtre, Rousseau ait tenu à associer au sien le nom de son amie pour partager avec elle le succès réservé à la pièce. Se doutait-il même que le Châtelet eût pu la refuser ?

*

Sans lui attribuer une valeur littéraire autre que celle qui à peine dépasse les efforts d'une catégorie d'hommes en vue d'exprimer leur volonté de se faire entendre, la publication de ces deux documents ne vise qu'à éclairer la personnalité puissamment définie du Douanier Rousseau dans ses rapports avec l'univers qu'il s'était créé. Bien que son œuvre picturale reflétât la pleine existence du monde particulier de son rêve, il nous a semblé que cette publication contribuera à mettre en valeur le caractère d'authenticité, nécessaire et non intentionnel, de sa peinture, en serrant de plus près les conceptions qui en furent les fondements. Issue de sa manière de sentir, et de voir, elle est l'expression immédiate de sa nature propre. Le scandale qu'elle avait fait, est celui de la

sincérité et de la poésie, mais Rousseau était conscient du défi qu'elle constituait et qui n'était que l'affirmation opiniâtre de sa personnalité en butte aux railleries dont tous les novateurs étaient les victimes. La saveur et l'enchantement qui s'échappent de son œuvre n'ont pas cessé de nous émouvoir. Ils grandissent et s'imposent sans arriver à épuiser la raison de notre émerveillement. Ils nous confirment dans l'idée que des surprises sont réservées à ceux qui, par delà le mal, trouvent, comme Rousseau, leur justification profonde, dans une liberté s'accommodant de l'espoir qui leur est encore accordé, ne serait-ce que sur le plan de l'esprit et malgré les conditions provisoires ou misérables du monde actuel, de l'espoir en une harmonie ample et fraternelle dont de nombreux Douaniers sont toujours prêts à défendre la pureté aux frontières du possible.

Paris, mai 1947.

Tristan TZARA.

UNE VISITE A L'EXPOSITION

DE 1889

PERSONNAGES

Femmes

M^{me} LÉBOZECK, 30 ans.
MARIETTE, servante, 20 ans.
GEORGETTE, 25 ans.

Hommes

M. LÉBOZECK, 35 ans.
Maître d'hôtel, 40 ans.
GROSJEAN, garçon d'hôtel, 25 ans.
Un gamin de Paris, 15 ans.
Un gardien du musée du Louvre, 35 ans.
Un invalide, 60 ans.
Un conducteur d'omnibus, 40 ans.
Un passant, 28 ans.

PREMIER ACTE

La scène représente la place de Rennes, au moment de l'arrivée d'un train de plaisir venant de Bretagne. Les voyageurs débarquent en grand nombre, dans les costumes du pays. L'un d'eux s'arrête et cherche d'un air très pressé l'hôtel de Bretagne, et dit :

M. LEBOZECK, *seul.*

Enfin me voici donc arrivé dans c'te grande capitale que l'on appelle Paris, après vingt-deux heures de souffrance dans un train de plaisir. Ah! oui un drôle de train de plaisir; un train de déplaisir plutôt; où j'étais serrés, entassés comme des sardines dans un baquet; nous mourrions de chaleur car j'sommes ben sûr qu'j'avions 170 degrés de froid,

non je me trompe — chaleur ! Aussi j'avons une de ces soifs, une de ces soifs qui se porte ben ; et j'voudrions ben un pot de cidre. Mais dans c'te capitale qu'on appelle Paris j'croyons qu'ça sera ben difficile d'en trouver des pots de cidre. Et puis il est encore de ben bonne heure, trois heures et demie du matin. Ah, comment faire, qu'j'ons donc soif, qu'j'ons donc soif. Ah ! (*Il met son doigt en l'air et réfléchit*) si j'cherchions dans mon panier, (*il cherche et ne trouve absolument rien ; désappointé, il dit :*) Mais qu'est-ce que l'on m'a donc dit que dans c'te capitale du monde entier il y avait des petites fontaines qui coulent toujours ; des fontaines bourrache ; mais ça doit être ben amer, car ça n'peut être que d'la tisane de ce nom. Mais quand on a ben soif comme moi ça fait du bien ; et puis quand on a bu un coup de trop ça vous enlève la fumée du vin ou des liqueurs comm'on en boit dans ce Paris. (*Il s'approche du côté de la fontaine Vallace qui est au coin du boulevard Montparnasse et de la place de Rennes, prend un godet, le place sous le robinet et voyant la couleur du liquide qui en*

découle, s'écrie : Ah! mais ce n'est pas d'la bourrache ça, ce n'est pas brun; c'est tout simplement d'l'eau; enfin, buvons-en un godet. *Il en boit un, il en boit deux, trois, quatre, etc.*) Hé ben, c'est ben frais, et ma foi ça m'a un peu rafraîchi mon pauvre gosier; malheureusement que ce n'est pas de la bourrache; j'tâcherons de les trouver ces fontaines-là.

UN GAMIN DE PARIS.

Bonjour, Monsieur, que faites-vous donc là si matin; vous venez d'arriver dans la capitale il n'y a pas bien longtemps n'est-ce pas? Vous cherchez un hôtel; si vous voulez je vais vous y conduire; il y en a tout près d'ici. Tenez, l'hôtel de Bretagne est justement à deux pas, vous y serez très bien, et vous y trouverez tout ce que vous voudrez.

LEBOZECK.

Tout ce que je voudrais, pas ben sûr ça, car ici l'on ne connaît pas les pots de cidre. Puisque tu es Parisien tu serais ben aimable de me dire où c'est qu'se trouvent les

fontaines de bourrache; l'on m'a raconté qu'il y en avait partout dans la capitale; je serais ben content de savoir où c'est qu'il y en a; car quand j'sortirons, j'serons ben aise d'en boire pour nous remettre un peu, et puis ça n'coûte pas cher!

LE GAMIN, *d'un air malicieux.*

Quant à cela, mon bon Monsieur, ces fontaines ne sont pas difficiles à trouver; vous en verrez à presque tous les coins de rue, surtout sur les grands Boulevards, avenue de l'Opéra, boulevard des Italiens, boulevard Haussmann, chaussée d'Antin, etc., et là c'est bien meilleur parce que ce sont les grands quartiers. Vous verrez, vous en serez enchanté; et vous vous rappellerez du petit Parisien.

LEBOZECK.

Merci d'avance, mon petit ami, je conserverai de toi un bon souvenir; et lorsque j'serons de retour en Bretagne, j't'enverrons quelques bons poissons bien bons, bien frais dont tu te régaleras ainsi

que tes parents ; c'est ben compris, n'est-ce pas. Maintenant conduis-moi à l'hôtel de Bretagne, j'voudrions ben me reposer.

LE GAMIN.

Venez, suivez-moi, dans cinq minutes nous y serons.

Lebozeck arrive à l'Hôtel de Bretagne, donne la pièce au gamin qui le remercie chaudement.

LEBOZECK, au maître d'hôtel.

Bonjour mon bon Monsieur ; j'sommes ben content d'avoir trouvé vot' hôtel ; ça va me rappeler mon pays qu'j'venons de quitter. Avez-vous une belle chambre, ben meublée, et surtout pas trop chère. J'avons certes grand besoin d'me reposer, et j'ai hâte d'ôter mes habits et d'me fourrer dans les draps ; qu'ça me fera donc du bien !

LE MAITRE D'HÔTEL.

Vous arrivez bien, Monsieur, j'ai justement une chambre de libre au troisième

étage qui va bien vous convenir et pour la somme modique de trente francs par mois. Vous aurez un garçon qui vous la fera, vous mettra vos chaussures en ordre et vous réveillera lorsque vous le désirerez. Je vais le sonner à l'instant, lui-même va vous conduire à votre nouveau logis. (*Il sonne le garçon qui accourt.*)

GROSJEAN, *se frottant les yeux et à part.*

Hélas, je dormais cependant bien; par ces temps d'exposition faut-il être dérangé, impossible de prendre son repos. (*Au maître d'hôtel*). Voici, Monsieur le patron, je suis à vos ordres, qu'y a-t-il pour votre service ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Il faut conduire notre nouveau venu à la chambre N^o 22 située au troisième étage; le lit doit être tout préparé; soyez convenable et prévenant comme vous en avez l'habitude. N'oubliez pas la lumière quoique le jour commence à paraître; Monsieur peut en avoir besoin.

Deuxième tableau.

La scène représente une chambre d'hôtel composée d'un lit, d'un canapé, deux chaises, etc.

LEBOZECK

se déshabillant et mettant sur son chef un énorme bonnet de coton.

Je vais donc pouvoir me reposer dans ce bon lit; et il est certain qu'avec mon bonnet de coton que j'enfonce jusqu'au dessous de mes entendouaires on pourra faire tout le bruit que l'on voudra; que cela ne m'empêchera point de dormir; j'en avons tant besoin, tant besoin. Ah, mais v'là qu'j'y pense, il faut qu'j'annonce à ma chère femme que j'sommes arrivé à bon port, et que maintenant all' va pouvoir venir quand elle voudra; mais j'm'en vas m'r'poser un brin et j'y écrivons après. Allons dormons, j'avons pas besoin de m'inquiéter, le garçon sait ben à quelle heure il doit me réveiller. Oh, Morphée, ou Borphée, je n'savons au juste

le nom, couvre-moi de tes ailes. (*Il s'endort paisiblement*).

Après un quart d'heure qu'il était endormi, un léger frapement se fait entendre à sa porte. Il ne répond pas n'ayant pas été réveillé; l'on refrappe d'une façon à tout ébranler; cette fois notre hôte se réveille en sursaut, mais voyant que le jour n'est pas encore venu, il ne répond pas. Alors les frapements redoublent de plus belle, si bien qu'il se lève d'un bond, passe son pantalon et furieux demande qui est là sans ouvrir. Il est très surpris de reconnaître une voix féminine; ne sachant nullement ce que cela signifiait, il demande à travers la porte ce qu'on lui veut.

GEORGETTE.

Pardon Monsieur si je vous dérange; mille fois pardon, mais je suis très pressée ayant quelque chose de sérieux à vous dire; ouvrez-moi, s'il vous plaît, c'est pressé, très pressé.

LEBOZECK, *au travers de la porte.*

Que ce soit pressé ou point pressé, j'm'en moquons, j'ne vous connaissons point, et j'sommes ben certain qu'vous n'êtes pas

d'la Bretagne, vous ; et qu'comme moi vous ne venez pas d'arriver par le train de plaisir. Donc, laissez-moi m'recoucher ; vous repasserez plus tard. Bonsoir, j'me mets dans les draps.

GEORGETTE.

Mais, Monsieur, je suis justement de votre pays, je suis de Pontorson et, comme vous, il n'y a pas longtemps que je suis dans la capitale ; ouvrez-moi donc, s'il vous plaît. (*Elle reffrappe de plus belle.*)

LEBOZECK *se relève furieux, il ouvre la porte et dit :*

Hé ben Mam'selle, la voilà ouverte c'te porte, êtes-vous contente, vous allez pouvoir me raconter ces choses si sérieuses que vous avez à me dire, et je vous prierai de vous dépêcher, n'ayant pas envie de vous entendre longtemps, j'ons sommeil et j'sommes fatigué, entendez-vous !

GEORGETTE, *dans une tenue un peu négligée.*

(*A part : Diable, il n'a pas l'air commode.*) Hé bien, mon cher compatriote, je vous dirai

d'abord que je suis très heureuse de vous avoir comme voisin; nous pourrons, je l'espère, faire plus amplement connaissance. Nous ferons si vous le voulez bien, et si vous restez, comme je l'espère quelque temps à Paris, de jolies petites promenades ensemble à l'Exposition que j'ai déjà vue et qui renferme des merveilles; puis nous ferons aussi des petits soupers fins chez Véfour, Brébant, à la Maison Dorée, où l'on mange, ah, où l'on mange des choses, de bonnes choses, que nous n'avons jamais vues ni goûtées dans notre pays.

LEBOZECK, *furieux de plus en plus et frappant du pied.*

Oh! Sainte Vierge Marie, c'est tout cela que vous aviez à me dire, mam'selle; j'vous remercie et vous mériteriez ben qu'j'vous fiche à la porte. Vous avez l'audace de venir me troubler dans mon sommeil pour m'raconter vos balivernes; je n'ai que faire de vous pour me promener. Vous croyez comme toutes les filles de vot' genre que j'avons la bourse de Crésus pour

vous trimballer et vous payer des régala-
des. Ah, mais non, ben sûr, vous tombez
mal, ben mal. D'abord j'sommes marié
avez une gentille petite femme cent fois
plus belle que vous et qui va venir me
retrouver. Je dois lui écrire aujourd'hui
même car elle doit être bien inquiète et
dame, j'ne voulons point lui faire de cha-
grin, elle aime trop son homme pour cela,
elle m'appelle toujours son Benjamin en
me donnant un bon baiser que j'lui ren-
dons ben entendu. Ah, dame, nous nous
aimons tant, et puis elle est si belle, oh,
oui qu'elle est belle, cent fois plus belle que
vous, malgré que vous veniez m'étaler
toutes vos grâces pour me séduire. Comme
elle, vous n'avez pas de beaux cheveux
noirs, ni de beaux yeux fendus en amande
et une figure mystique ou poétique comme
l'on dit : ah! l'on peut dire que c'est une
perle, j'sommes ben certain qu'il n'y en
a pas deux comme elle dans le monde.
Et ce qui est le mieux, c'est qu'nous
nous aimons, nous nous aimons! Vous
n'avez donc rien à faire avec moi, ne res-
tez pas plus longtemps ici, sortez ou

j'vous flanque à la porte, vous entendez, foi de Breton.

GEORGETTE.

Oh! Monsieur, n'ayez crainte, je ne veux pas vous séduire; si je me suis permis de vous interrompre dans votre sommeil, c'est que je désirais faire connaissance avec vous puisque vous êtes mon voisin; je regrette que vous ne voulez pas m'entendre.

LEBOZECK.

J'vous dis d'vous retirer, et d'suite, autrement j'vous fiche à la porte d'une façon peu agréable. (*Il fait le simulacre de lui donner un coup de pied dans le postérieur; il ouvre la porte.*)

GEORGETTE, *se retirant.*

Allons, bonne nuit, mon voisin, dormez bien.

LEBOZECK *se recouche vivement et dit :*

Cette fois je vais peut-être pouvoir me reposer comme il faut. (*Il remet son bonnet*

de coton en le renfonçant encore plus bas que la première fois). J'pensons ben qu'y n'va plus en revenir de ce genre de femme pour troubler mon sommeil dont j'ai tant besoin. Allons, dormons, bonsoir tout le monde. (L'on entend un ronflement sonore.)

Au travers de la fenêtre de la chambre on aperçoit le grand jour; un frappement se fait entendre à la porte. Lebozeck toujours ronflant n'a pas entendu, le frappement redouble, plus fort, cette fois notre hôte se réveille encore dans une grande colère et dit : Ah! Sainte Vierge Marie, décidément je ne pourrai dormir ici, j'm'en vais changer d'hôtel. (S'approchant de la porte.) Qu'est-ce qu'il y a; que me voulez - vous ; qui êtes-vous ? Laissez-moi dormir.

LE GARÇON D'HOTEL, au travers de la porte, d'une voix vibrante.

Monsieur m'a donné l'ordre de le réveiller à huit heures; il est l'heure sonnée; veuillez donc vous lever s'il vous plaît.

LEBOZECK, *ouvrant.*

Très bien, mon ami, c'est ben à vous d'avoir ben fait votre service; mais je vous assure que j'aurions encore ben dormi quarante-huit heures. Imaginez-vous que dans mon premier sommeil j'ai été déjà réveillé par une femme qui venait me faire l'article pour la promener, et faire des cascades à mes dépens. Mais n'ayez crainte, j'l'avons remisee comme il faut et j'sommes ben certain qu'elle n'y reviendra pas.

Tout à coup l'on entend un éclat de rire et ces mots :

Oh, mon cher Breton, n'aies pas peur; tu en trouveras bien d'autres que moi qui te le feront, l'article; va, je te recommande de bien garder ta vertu.

LEBOZECK.

Tenez, entendez-vous cette mâtine, elle se moque de moi; mais, bah, n'y faisons pas attention; elle se calmera bien.

LE GARÇON D'HOTEL.

Vous avez raison, Monsieur, le mieux est de ne faire nullement attention à ce que vous dit cette femme. Du reste si elle ne se tait pas, nous la ficherons dehors, elle ira loger où elle voudra.

LEBOZECK.

Très bien, mon ami, j'vois que vous m'comprenez que j'n'avons nullement besoin de toutes ces grugeuses, de ces trouble ménages, comme il s'en trouve malheureusement d'trop. Touchez là et merci de vos prévenances.

Il présente sa main droite au garçon qui la lui serre cordialement et se retire et laisse son hôte procéder à sa toilette.

Lebozeck ayant terminé sa toilette se met à écrire à sa femme, disant, en s'asseyant à une petite table :

Combien j'suis heureux d'pouvoir enfin faire un p'tit mot pour ma femme. C'qu'elle va être contente c'te pauvre chérie, car j'n'doute pas qu'elle doit

attendre avec impatience de mes nouvelles. Je commence donc :

Paris, le 20 juin 1889.

Ma chère p'tite femme,

J'suis ben heureux d'pouvoir correspondre avec toi, pour m'informer d'abord de ta santé, ensuite pour te dire que j'ai fait un assez bon voyage, mais que j'ai eu ben chaud, ben chaud. J'étions tous tertous dans les wagons serrés comme des harengs; aussi j'ai sué sang et eau et j'avais ma chemise mouillée comme si qu'j'avais été prendre un bain dans la rivière de chez nous. Enfin j'sommes tout'd'même ben arrivés dans la capitale à trois heures du matin. Te dire ce que j'avais soif, c'est effrayant; j'n'avais plus de provision dans mon panier, comment faire; j'pensais aux fontaines de bourrache, dont on nous a tant parlé, pour me rafraîchir; j'en vis ben une fontaine tout près de moi, j'y courrais, mais quel fut mon étonnement quand au lieu de bourrache c'était tout simplement

d'eau qui coulait là. Ça n'a fait rien, ça m'a fait tout d'même du bien, j'en avons bu six godets. Les fontaines de Bourrache n'sont qu'dans les grands quartiers qu'nous irons vouaire ensemble quand c'est qu'tu vas être venue. A ce propos, j'pensons ben, ma chère amie, ma bien aimée, qu'tu vas venir ben vite, j'm'ennuie de ne pas te voir. J'sommes ben installé à l'hôtel de Bretagne dans une belle petite chambre ben propre, pas trop chère, tout près de la gare Montparnasse. Je t'en raconterai ben d'autres quand tu vas être arrivée; tâche de prendre le premier train de plaisir qui viendra, tu me préviendras de l'heure à laquelle tu débarqueras à Paris. Je t'attends au plus vite.

Je t'embrasse de tout cœur, ma petite femme chérie.

Ton époux
Benjamin Lebozeck.

Sitôt achevée, il se lève, termine sa toilette, sonne le garçon qui lui monte son petit déjeuner qu'il prend de suite et sort porter la lettre à la poste.

DEUXIÈME ACTE

La scène représente une des salles de peinture du Louvre où Lebozeck a dirigé ses pas.

LEBOZECK, *au gardien du musée.*

Bonjour, mon bon monsieur, j'venons d'arriver dans la capitale pour la première fois et j'avons tant entendu parler dans mon pays de Bretagne de ce fameux musée du Louvre où c'est qu'il y a tant de belles choses qu'j'venons le voir. Vous aurez donc la bonté de vouloir ben m'indiquer les endroits les plus beaux qu'il y a à visiter car j'sommes ben curieux et voulons nous instruire. J'comptons ben sur vous pour cela.

LE GARDIEN DU MUSÉE.

Je suis tout disposé à vous rendre tous les services que vous désirez, mais je ne puis vous accompagner dans les salles pour vous donner l'explication des toiles qui sont ici dans un trop grand nombre pour que l'on puisse vous en énoncer tous les détails. Vous monterez au premier dans les salles de peinture et vous suivrez de même à tous les étages destinés à cette section artistique. Ensuite vous aurez aussi à visiter le Musée de la Marine qui ne manque pas non plus d'intérêt, puis le Musée des Antiques, l'Art Grec, l'Art Romain, etc., etc. N'ayez crainte, vous avez de quoi vous occuper, et si vous voulez tout voir vous en avez au moins pour huit jours; donc, ne vous désespérez pas; j'espère bien que vous reviendrez si vous restez longtemps dans la capitale.

LEBOZECK, *au gardien.*

Merci, mon bon monsieur, du renseignement que vous venez de me donner;

je vais bien me rapp'ler de c'que vous m'avez dit et j'en profiterai, n'avez crainte. Je commence de suite et j'espère, quoiqu'un peu arriéré, profiter largement de tous les renseignements scientifiques qu'j'pourrai puiser dans ce vaste musée. Merci donc, merci mille fois, j'espère vous revoir.

Il monte l'escalier et se trouve dans la salle Las Cases, redemande l'explication de plusieurs tableaux et ressort enchanté de sa visite; après quoi il s'en retourne à l'hôtel de Bretagne où il déjeune copieusement.

TABLEAU

La scène représente plusieurs tables sur le trottoir devant l'hôtel de Bretagne, boulevard Montparnasse. Lebozeck est assis. Georgette l'interpelle.

GEORGETTE.

Tiens, bonjour mon voisin; vous devez être de meilleure humeur que lorsque je vous ai vu la première fois. Il est probable que vous avez de meilleures dispo-

sitions aujourd'hui, car il fait un temps splendide, pas un nuage n'obscurcit l'azur des cieus, il va faire bien bon se promener tout à l'heure.

LEBOZECK.

Ah çà, est-ce que vous allez recommencer vos balivernes; espèce de pieuvre, je vous ai flanqué dehors de chez moi et vous avez l'audace de revenir m'embêter. Passez votre chemin, j'vous prie.

GEORGETTE, *à part.*

Vraiment, on me l'avait bien dit, tous ces Bretons sont durs à la détente. (*A Lebozeck.*) C'est bien, très bien, mon voisin, ne vous remettez pas en colère, vous pourriez avoir une mauvaise digestion et ceci vous ôterait tout le charme que vous ressentez d'être dans la capitale du monde entier. Vous devez trouver cela bien beau, Paris, n'est-ce pas?

LEBOZECK, *un peu en colère.*

Qu'est-c' qu' cela peut ben vous faire, à vous; est-c' que j'ai des comptes à

vous rendre ; ça n' vous intéresse point si oui ou non j' sommes content de visiter la capitale. Voyons, voulez-vous ben m'ficher la paix et me laisser continuer de déjeuner. Je vais appeler le garçon qui vous fera ben déguerpir si vous vous entêtez à rester là ; allez-vous-en, vous dis-je.

GEORGETTE, *froissée et d'un ton sec.*

Oh, ne craignez rien, Monsieur, je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, je m'en vais, continuez paisiblement votre repas, et je vous souhaite bonne promenade. Bonjour, Monsieur, bonjour.

LEBOZECK, *seul et debout.*

Est-elle entêtée, c'te traîneuse-là ; ah, elle ne peut pas nier qu'elle est ma payse, car dans mon patelin nous le sommes tous, entêtés et, dame, quand c'est qu'il y a quelque chose dans la tête des gars Bretons, on ne l'en retire pas facilement. Mais dans le fond nous ne

sommes pas trop mauvais diables, tout d' même, chacun son p'tit défaut dans ce monde. Mais nous, nous sommes entêtés, il est vrai, mais les femmes c'est encore ben pis. Tenez, il y a mon voisin, Brindezinseck qui a un âne, ah, mais un âne comme il n'y en a pas deux dans le monde entier, ah, c'est ben un âne de Bretagne. Hé là, pour le faire obéir il faut lui flanquer sur l'échine des coups de trique, et encore cela ne suffit pas, il faut l'aiguillonner et le prendre par la queue pour qu'il avance d'un pas; sans exagérer il fait bien un kilomètre à l'heure, ainsi jugez! Hé ben, il y a des femmes qui quand même que vous leur ficheriez des coups de trique comme à ce bourriquet qui marcheraient encore moins, surtout quand c'est qu'elles ont mis le nez dans l'eau-de-vie de cidre. Faut voir c' qu'elles s'en enfilent dans le gosier, un litre, oui, un litre; vous ne le croyez pas, certes; ça ne leur fait pas peur, elles boivent ça comm' du p'tit lait. Heureusement pour les maris qu' toutes n' sont pas d' ce calibre; la mienne par exemple

est une perle, propre, travailleuse et ordrée. Ah, il faut la voir le dimanche ben pomponnée, tirée à quatre épingles; aussi j' sommes ben fier de l'avoir au bras. De temps en temps nous nous r'gardons; ah, nous nous r'gardons c'est rien d' le dire, nous sommes heureux, quoi! Ah, qu'c'est donc bon d'ben aimer!

Il est interrompu par le garçon qui lui apporte une lettre.

LE GARÇON, *lui remettant la lettre.*

Voici, monsieur, une lettre qui vient d'arriver pour vous. Avez-vous terminé votre déjeuner, désirez-vous encore quelque chose?

LEBOZECK.

Mon ami, tu vas me servir un café que je boirai en prenant connaissance de cette lettre qui doit être de ma p'tite femme.

Il se rassied après avoir décacheté la lettre et lit ces mots :

Ploërmel, le 22 juin 1889.

Mon cher petit homme,

Tu n' peux t'imaginer tout le bonheur que j'ai éprouvé lorsque le facteur m'a remis ta lettre. Sitôt que j'ai vu l'adresse et reconnu ton écriture et le timbre de Paris, j' m' suis dit : Oh, bonheur, mon p'tit homme est arrivé à bon port, et il n'a pas eu d'accident. Dame, l'on est toujours inquiet, avec tous ces chemins de fer l'on n'est pas ben tranquille. Donc j' suis enchantée que malgré la chaleur qu' t' as eu à endurer tu n'as pas trop fondu, car vois-tu ça m' ferait ben d' la peine si j' n'avions plus tes bonnes joues roses pour t'embrasser, mon cher Benjamin. Par bonheur j' vas aller te retrouver, je pars après-demain matin de Ploërmel vers les 7 h. 50; c'est ben probable qu' j' arriverons à Paris vers le soir, j' croyons ben vers les 9 ou 10 heures, peut-être plus tard, car tu sais ben qu'avec ces trains de plaisir c'est jamais ben à l'heure qu'ils arrivent. Tu viendras donc m'attendre à la gare, j' comptons

sur toi et j' pensons ben qu' tu y seras là, cher p'tit homme.

J' termine en te recommandant encore d' ne pas manquer surtout, et j' t'embrasse ben des fois.

*Ta femme qui t'aime
Zéphyrine Lebozeck.*

LEBOZECK

sonne le garçon, qui accourt, et lui dit :

Ma Zéphyrine arrive demain au soir, faudra faire en sorte que la chambre soit ben propre. Tu vas aussi aller à la gare Montparnasse, c'est-à-dire de Bretagne, savoir à quelle heure que les trains de la ligne de Brest arrivent à Paris dans la soirée. Il ne faut pas oublier de dire que c'est un train de plaisir, car les gens du chemin de fer ne sauraient peut-être ben pas vous renseigner. Va vite, mon ami, et reviens de même.

LE GARÇON D'HOTEL.

Veillez attendre, Monsieur, que j'aie servi un client qui m'a commandé un veau Marengo, car il doit déjà s'imp-

tienter; il a l'air comme vous d'avoir une faim, une de ces faims de rhinocéros, et c'est pas peu dire. Ne craignez rien, j'irai après. (*Il court servir son client.*)

LEBOZECK.

V'là un garçon, il est ben comme le bourriquet à Brindezinseck, il n'a pas l'air toujours disposé à obéir à la baguette; lui faudrait p't'être ben l'y faire sentir que'ques bons coups de trique sur l'échine.

Le garçon tout en courant se dirige vers la gare de l'ouest Montparnasse et revient trouver son hôte en disant :

LE GARÇON.

Hé bien, monsieur, je puis vous renseigner, le train arrive à 9 h. 45 s'il n'y a pas de retard.

LEBOZECK, *au garçon.*

Merci, merci ben, j'irons à la rencontre de ma Zéphyrine; que j' vas donc être ben aise, je m'en vas donc la revoir c'te bonne petite femme. Ah, j'allons t'y

la biser, ça va me sembler bén bon.
Merci, merci, mon ami!

LE GARÇON, *à part.*

C'est bien beau tout ce qu'il me dit, mais le client n'est pas large; il ferait bien mieux de me donner la pièce que tous ces mercis, cela me ferait plus de plaisir. (*Tout haut, en s'en allant.*) Je n'en doute pas, Monsieur, bonjour.

LEBOZECK.

Maintenant que j'avons fini de déjeuner, j'allons refaire un petit tour de promenade. Si j'allions au Jardin des Plantes; ça serait une avance, et pis j'pourrions en donner l'explication à Zéphyrine pour quand c'est qu' nous irions tous les deux vouaire tous ces genres d'animots.

GEORGETTE, *le voyant encore à table.*

Mais, mon voisin, comment se fait-il que vous êtes encore à table; ah, ah, ah, il devait au moins y avoir pas mal d'arêtes dans le poisson que vous avez dû

manger. C'est vrai que quand on vient dans la capitale, il faut se faire vivre. Vous voyez donc bien que si vous m'aviez invité à déjeuner avec vous, l'ouvrage aurait été plus vite fait et mieux.

LEBOZECK, *en colère.*

Ah, Sainte Vierge Marie, la voilà encore c'te pieuvre. Décidément vous avez juré d'me tourmenter jusqu'à pas soif. J'vous dis qu'vous n'avez rien à faire avec moi, fichez-moi l'camp, allez-vous-en ben loin, ben loin, qu'je ne vous revoyons point, ou, puisque le garçon n'peut pas vous faire partir d'ici, moi, foi de Benjamin Lebozeck, j'vous y flanquerais à la porte, moi-même ; tenez, j'vas vous faire voir ça comment que j'y faisons dans mon pays.

Il se lève, prend fortement Georgette par le bras et la pousse au large.

GEORGETTE, *furieuse.*

Vous n'êtes qu'un mal élevé, un mal éduqué, espèce de Parisien de Landerneau! (*Elle se retire.*)

LEBOZECK, *remis de sa colère.*

Elle est partie cette fois, c'te grugeuse, elle ne reviendra pus. En voilà une de ces pieuvres, dévoreuses de fortunes, c'qu'elle m'a bassiné l'on peut l'dire; ah, la bougresse, si jamais all' n'avait pas voulu fichier son camp c'te fois, j' lui aurions fiché un coup de pied que'qu' part, j'y aurions fait vouairre si c'est qu' j'étiens un Parisien de Lanterneau, comme c'est qu'elle a dit.

Mais, ce n'est pas l' tout, v' là deux heures à la gare du chemin de fer, j' voulons aller vouairre le Jardin des Plantes; j'allons partir y a encore loin d'ici, deux ou trois estations par le tramway comm' c'est qu' disent les Parisiens. En même temps j' chercherons si y a par là des fontaines de bourrache, aujourd'hui qu'y fait grand chaud j'en boirrons ben.

Il se dirige vers le tramway, s'adresse au conducteur en lui disant :

C'est ben la voiture qui m'emmène au Jardin des Plantes, Monsieur? Com-

ben qu'c'est qu'elle met de temps pour y aller et combien qu'ça coûte? Hé puis y a t'y des fontaines de bourrache aussi?

LE CONDUCTEUR.

Monsieur, vous avez raison, c'est bien le tramway qui conduit à l'endroit où vous désirez aller. L'on peut vous y transporter pour 15 centimes. Quant aux fontaines que vous me demandez, vous en trouverez certainement de ce côté, mon brave homme, cela vous fera du bien d'en boire.

TABLEAU

La scène représente une partie du Jardin des Plantes.

LEBOZECK, *arrive au Jardin des Plantes.*

J'y sommes enfin arrivé dans c'jardin des plantes, mais pourquoi qu'c'est qu'l'on l'appelle le Jardin des Plantes,

pisque j' voyons des animaux et qui sont pas p'tits. Ainsi en v'là un qui a des grandes pattes et un cou, ah, mais un vrai cou et une tête pleine de bosses et une langue noire; et elle la tire sa langue à tous les passants, elle n'est guère polie, c'te bête là; et des enjambées, ah, elle en fait au moins quatre mètres à chaque fois qu'elle fait un pas. Ma fé, j'voudrions ben être comm' ça, j'n' payerions point d'omnibus ni d'chemin de fer pour retourner en Bretagne. C'est pas tout, j'en voyons encore une autre, mais c't'y là, il a des pattes c'est comme des poteaux des granges de chez nous, avec ça une toute p'tite queue qu'j' demande comment qu'y peut faire pour renvoyer les mouches. Par exemple il est gros, ah, il est gros, avec ça une tête énorme avec des grandes oreilles comm' nos cochons. Mais c' qu'est pas drôle, c'est un' grande trompe ou trompette car ça résonne drôlement j' l'avons rentendu et pis ça vous arrose, ah, mais ça vous arrose si ben, que moi qui vous parle c't' animal m'a jeté de l'eau y

pensait peut-être qu'j'avais soif ou besoin d' me rafraîchir, j' m'en rappellerons longtemps de c't'y là. Ah, mais il a encore autre chose, deux grandes dents qui sont d'une longueur, ah, mais d'une longueur qu' j'aurions ben d' la peine à les mett' dans ma poche, et, que si c't' animot vous en fichait un coup, on l' sentirait foi de Benjamin Lebozeck. Mais c'est pas tout, y a des singes, des lions, des tigres, etc., etc. Allons j'allons ben vouairre tout ça et pis nous nous en retournerons ; mais j'y pense, j' commençons à avouaire ben soif, et j'avons pas encore rencontré de fontaines bourraches ; enfin, n' perdons pas espoir, y en a probablement que dans les grands quartiers. J' les trouverai ben avec Zéphyrine, car elle trouve toujours les choses ben mieux qu' mé. Comm' c'est qu' nous reviendrons ; j'allons nous en retourner à l'hôtel, nous souperons et nous dormirons en attendant demain l'arrivée de ma bonne ménagère, ma p'tite femme, ah, qué bonheur, qué bonheur ! j' voudrions déjà ben y être.

Pourvu qu'ell' n'amène pas Mariette,
c'est tout c' qu' j' demande.

*Il s'en retourne à l'hôtel de Bretagne où
il attend avec impatience le lendemain, jour
de l'arrivée de sa femme à Paris.*

TROISIÈME ACTE

La scène représente comme au premier acte la gare Montparnasse de laquelle débarquent des voyageurs en grand nombre parmi lesquels se trouve Zéphyrine Lebozeck avec Mariette sa domestique âgée de vingt ans seulement (costumes bretons).

LEBOZECK,

apercevant sa femme se jette à son cou en disant :

Te voici enfin, ma p'tite Zéphyrine; oh, viens que je t'embrasse depuis quat' jours que nous nous sommes quittés, car il y a quatre jours que j'embarquions pour venir le premier. Qu' ça semble donc bon de poser mes lèvres sur ta belle face rose. Oh, ma Zéphyrine, qu' j'sommes donc heureux et content de t'avoir.

Aussi j'allons ben nous promener, va, il y a de quoi et tant de belles choses à vouairre. Nous allons d'abord à l'hôtel où je suis, puis nous souperons, car tu dois avoir faim, ma Zéphyrine. Allons, j't'embrasse encore une fé avant d'arriver à c't' hôtel et partons-y gaiement. (*Il aperçoit que Mariette est là et dit :*) Comment, ma Zéphyrine chérie, t'as emmené Mariette, mais sais-tu ben femme qu'ça va peut-être ben changer quequ' chose dans nout' voyage ; y faudra dépenser plus et, dame, l'argent c'est ben dur à gagner.

ZÉPHYRINE.

Mon p'tit Benjamin, j'avons pas voulu la laisser toute seule à la maison de crainte qu'elle ne se serait ennuyée. Tu sais ben qu'les jeunes filles à c't'âge là c'est ben curieux, ça veut tout vouairre, tout connaître, et pis elle avait un si grand désir de voir la capitale que je n'ai pu faire autrement que de l'emmenner. Mais je te dirai que Mariette a payé son voyage, la pauvre fille all' fait comme c'est qu'all' peut.

LEBOZECK.

Hé ben, ma femme, tu as ben fait de l'emmener c'te petiote, c'est ben vrai, all' voirra aussi toutes ces belles choses qu'y a à Paris, all' se promènera avec nous, et pis ça l'amusera ben. Hé pis, j' réfléchissons encore à une autre chose à c'te heure, c'est que si tu l'avais laissée toute seule au pays, all' aurait peut-être ben pu aller vouairre les gars. C'est qu'elle est gentille la p'tiote.

ZÉPHYRINE.

Mon cher Benjamin, j' sommes tout à fait contente que tu m'aies éprouvée sur ce point. J'avions comme té ben pensé à tout ça ; donc, puisque nous sommes contents tertous embrassons-nous et allons dîner car j'avons grand faim. (*Ils s'embrassent de nouveau.*)

MARIETTE,

saute au cou de ses patrons et leur dit après les avoir embrassés.

Ah, qu' j' suis donc contente d'être venue dans la grrande ville de Paris,

aussi pour c'te occasion j'avons mis nout' plus belle dévantière, not' plus belle robe et not' plus beau bonnet. Aussi j' serons ben obéissante pour ben m' promener avec vous, mes maîtres, et vouairre, oh, oui, vouairre la belle Exposition, qu'on dit qu' c'est si biau, si biau!! J' voudrions déjà ben y être.

LEBOZECK.

Ne te tourmente point, nous allons en faire des voyages à l'Exposition, mais c' qui m' chagrine c'est qu' j'ons ben peur de n' point trouver comm' par chez nous des pots de cidre. Mais si on n'en trouve point il y a quelque chose pour nous consoler, des fontaines de bourrache, et c' qu'est le mieux c'est qu' ça n' coûte ren. L'on peut en bouairre tout c'est qu' l'on veut, on ne vous réclamera pas un centime.

MARIETTE.

Oh, mais ça n' doit pas être ben bon à bouairre, surtout sans suc'; vous savez ben, patron, qu' l'on fait d' la tisane

cheux nous pour quand qu' c'est qu' j'avons le rhume, et pis ça fait suer. Il fait déjà ben chaud, alors quequ'ce sera quand c'est qu'on aura bu à ces fontaines-là.

LEBOZECK.

Ah, mais écoute-moi ben, si y' en a à Paris qu'ont des douleurs, ça peut leur faire passer, parce qu'ils transpirront comm' ça ils n'ont pas besoin d'apothicaires ni d'médecins, c'est donc ben inventé. Tu dis qu' c'est pas sucré, tu n'en sais ren ni mé non plus. Faut ben crouairre qu' si, parce que les Parisiens n'aimeraient pas tant à bouairre.

ZÉPHYRINE.

Mais mon homme, mon Benjamin, quand c'est donc qu' j'allons manger, j'avons une faim d' rhindrocérosse, dépêche-toi donc d' nous conduire à l'hôtel de Bretagne où nous allons faire un bon repas j' l'espérons ben, allons-y donc vite.

MARIETTE.

Dame, oui, allons-y, car j'avons ben faim et pis faut ben qu' j' prenions des forces pour courir; car j' n'avons pas fini d' faire tous les kilogs de mètres qu' j'avons à marcher.

LEBOZECK.

Hé ben, mes enfants, allons-y, l'hôtel est tout près d'ici, en arrivant j' n'avons qu'à commander, le garçon nous servira d' suite; allons-y d' ce pas.

TABLEAU

La scène représente la chambre de l'hôtel où tous les trois se reposent après avoir soupé.

Tous les trois arrivent à l'hôtel de Bretagne où ils soupent copieusement et d'où, après s'être reposés, ils partent pour l'Exposition dès la première heure. Huit heures ont sonné, le garçon de l'hôtel les ayant réveillés, nos trois hôtes se lèvent et procèdent à leur toilette vivement.

MARIETTE.

Ah, qué bonheur, qué bonheur, j'allons donc aller vouairre c'te grande exposition ousqu'il y a la tour Eiffel, le Troicadreau, les neigres, les peaux rouges et pis, et pis encore ben d'autres choses qu' j' n' connaissons point. Aussi à c'te occasion j' m'en vas mettre ma plus belle devantière, mon plus biau bonnet, enfin j'allons nous habiller tout plein belle. Mais y a une chose qu'est point z'agréable du tout ici, c'est qu' pour faire sa toilette y faut la faire d'avant un homme. Ah, mais y pourrait ben s'en aller. (*A part.*) Si j' disions au patron d' s'en aller un p'tit moment. (*S'adressant à lui.*) Dites donc, patron, savez-vous ben qu' vous êtes gênant et qu' vous devriez ben vous en aller dehors d'ici vous vêtir, c'est point convenable du tout qu' vous restiez dans c'te chambre vous habiller, sortez donc.

M^{me} LEBOZECK, à son mari.

Mais, ma fé, Mariette a ben raison; comment toi, mon Benjamin, tu n'as

pas pensé à ça. Tu ne dois pas faire ta toilette devant c'te petiote, tâche donc de te trouver un emplacement pour t'habiller, voyons, sois convenable, mon ami, pense un peu à la pudeur.

MARIETTE.

Oh, ma bonne p'tite patronne, vous avez ben raison, v'là qu' j'avons besoin d' nous débarbouiller, dites donc à votre mari d's'en aller qu' j' puissions nous apprêter enfin et qu' j' partions, ah, que j' partions.

LEBOZECK.

Ah, Sainte Vierge Marie, en v'là d'un affaire, y faut qu' ce soit mé qui m'ennaille pour laisser ces dames faire leur brin de toilette. Mais là ousqu'il faut que j' m'ennaille pour que c'te chipie pisse s'habiller. (*Il va en caleçon pour ouvrir une porte.*) Tiens si j' rentrions là dedans (*se reculant*) ah, mais v'là qu' c'est pas assez profond pour qu' j' puissions y rentrer; comment faire, comment faire enfin. Ah,

c'te p'tiote aurait ben dû rester chez nous, quel embarras, ma femme avait ben besoin d' s'embarrasser d' c' paquet.

M^{me} LÉBOZECK, *en colère.*

Dis donc, comment qu' c'est qu' tu m'appelles, un paquet, un paquet! Ah, mais, foi de Zéphyrine, j' n' sommes point z'un paquet et si ça m'était permis j'te donnerais un revers de main sur ta frimousse, tu verrais si l' paquet sait se remuer, vilain, va! Qu' c'est donc laid de traiter sa p'tite femme de paquet. Rappelle té qu' j' sis toujours ta Zéphyrine, oui, ta Zéphyrine, entends-tu, grosse bête?

LÉBOZECK.

Mais ma fème, c'est pas té qu' j'applions un paquet, c'est nout' bonne. Tu crois donc qu' c'est té qu' j'appelons d' la sorte. Non, ben sûr, t'es trop mignonne pour ça. Tiens, viens, j'allons t'embrasser; tu le veux ben n'est-ce pas, ma Zéphyrine chérie?

M^{me} LÉBOZECK, *un peu calmée.*

Voyons, mon Benjamin, tu n'y penses pas; fais donc attention qu't'es en caleçon. Voyons, dépêche-toi d't'habiller, d'mettre ton pantalon, fais ta toilette à la va vite pour aujourd'hui, une aut'fé nous nous arrangerons autrement.

LÉBOZECK.

C'est ben, ma fème, j'vas pas êt' long dans cinq minutes j'sommes prêt à partir.

M^{me} LÉBOZECK, *à Mariette.*

C'est ben, nous aussi nous serons prêtes, nous n'avons qu'à nous tourner dos à dos, comm' ça nous n' nous gênerons pas et n'ferons pas vouairre de c'te façon c' qu'un homme n'a pas toujours besoin de regarder.

M^{me} Lebozeck est dos à dos avec son mari, Mariette tourne le dos à sa patronne. Leur toilette se termine et tous les trois se mettent en route pour aller visiter l'Exposition.

TABLEAU

La scène représente un coin de l'Exposition de 1889, le Champ de Mars y compris la Tour Eiffel, etc.

MARIETTE, *apercevant la tour.*

Ah, Sainte Vierge Marie, qu'c'est donc beau qu'c'est donc beau et qué qu'c'est donc que c'te grrande échelle-là, qu'est ben pus haute que le clocher de l'église de cheux nous. Ah, par exemple c'est ben drôle, mais comment donc qu'l'on fait pour y monter, les barreaux ne sont point ronds, et pis y sont tous de travers. Tiens, mais j'voyons du monde tout de même qui y monte et qui sont tous dans le haut et qui ma fé sont gros comme des pucerons; par où donc qu'c'est qui sont rentrés. Ah, les inventeux d'une chose pareille ont eu une ben drôle d'idée pour c'que c'est biau: moi j'aurais voulu faire une chose ben plus belle que ça. Dites donc, M. Lebozeck, expliquez mé donc ça, qu'j'n'y compre-

nons pas ben; comment qu' c'est qu' l'on peut monter jusqu'en haut ousque l'on voit un grand drapeau et de fait si vous vouliez l'on pourrait ben y aller voir aussi, comm' ça j' saurions ben c' qu'il y a de si curieux dans c'te grande échelle-là, j' sommes ben en train et voudrions nous instruire.

M^{me} LÉBOZECK.

Mon Benjamin, Mariette a raison c'te tour Eiffel est ben curieuse à visiter, nous pourrions ben faire comm' les autres y aller vouairre, et pis ça doit être ben drôle jusqu'en haut, on doit ben y avoir beaucoup d'air, mais dam' ça n' sera pas un air de mousique. Donc, si tu l' veux ben approchons-nous d' ce côté, nous allons ben voir comment qu'y faut faire pour grimper là-haut. Allons-y, tu veux ben n'est-ce pas, tu n' refuseras pas ça à tà p'tite femme ?

MARIETTE.

Ben sûr qu'y n' refusera pas ça, le patron et pis il y a peut-être des fontaines

de bourrache là-haut comm' c'est qu'y fait ben chaud et qu' j'avons ben soif, ça sera ben arrivé.

LEBOZECK.

Tiens, mais Mariette a une bonne idée mé qu'avons soif aussi j' profiterons d' l'occasion, n'est-ce pas, femme ; eh bien, c'est chose convenue, allons-y.

Tous les trois s'approchent de la tour.

LEBOZECK, *apercevant le gardien.*

Dites donc, mon bon Monsieur, j'avons quequ' chose à vous d'mander. Pourriez-vous me dire comment qu' c'est qu'y faut s'y prendre pour monter jusqu'au haut de c'te grande échelle ?

LE GARDIEN, *un peu froissé.*

Comment cette grande échelle dites-vous ? Sachez, Monsieur, que c'est la tour Eiffel, la plus haute du monde entier, car rappelez-vous qu'elle a trois cents mètres. D'où venez-vous, donc ;

vous n'en avez donc jamais entendu parler ?

LEBOZECK.

Vous appelez ça une tour ; il m'a toujours semblé qu'une tour était ronde et non faite comme une échelle remplie de barreaux. Mais c'est pas ça qu'j'vous demandons : nous voudrions ben y monter à c'te tour pisque c'est un'tour et jusqu'en haut, tout en haut, par où qu'y faut aller ?

LE GARDIEN,

en lui désignant le côté pour entrer.

Tenez, vous n'avez qu'à vous diriger droit devant vous vers le bureau, vous verrez le prix que vous aurez à payer et vous y monterez soit par l'escalier soit par l'ascenseur — c'est le même prix.

M^{me} LEBOZECK.

Eh ben, mon ami, allons-y, ça n' nous coûtera pas cent francs, n'aie point peur et surtout ne te contrarie pas pour garder tout le charme de cette

promenade. Que veux-tu, c'est pas tous les jours qu'on vient à Paris et, dame, pisque nous venons pour vouairre toutes ces belles choses de l'Exposition, il faut point trop y regarder, mon cher Benjamin. Allons, décidons-nous, le temps passe vite, profitons des instants.

LEBOZECK.

Hé ben, femme, c'est ben, nous allons aller monter à c'te fameuse tour Eiffel nous voilà au bureau tout d'suite et j'voyons d'ici qu'c'est cinq francs pour monter jusqu'en haut, qu'en penses-tu? Nous y allons n'est-ce pas, c'est entendu et convenu.

M^{me} LEBOZECK.

Entendu, accepté.

MARIETTE.

Ah, que j'sis donc contente, j'vous remercions ben, mes bons patrons, j'vous en serons toujours gré.

Ils montent à la tour, ensuite ils continuent leur visite en se dirigeant vers le Trocadéro.

LEBOZECK.

C'est égal, en v'là une de ces ascensions et puis c'est qu'l'on attrape vraiment chaud et dire qu'y a pas eu moyen de bouairre un verre d'eau, un pauvre verre d'eau. Il y avait ben au premier étage de c'te tour des restaurants mais c'est qu'ça coûtait beaucoup d'argent pour y goûter quequ' chose. Aussi nous avons passé devant; ah, si c'est qu'l'on trouverait ces fontaines de bourrache, mais y a pas d' danger, hélas, quand donc qu' j'allons en trouver d' ces fontaines-là, ça n' serait pas trop tôt, car j'avons ben soif, ah, oui.

M^{me} LEBOZECK.

Voyons, mon cher Benjamin, prends patience nous sommes trop en bonnes dispositions pour nous promener aujourd'hui; si tu le veux bien nous allons aller nous promener de l'autre côté de ce pont

ousqu'il y a des choses encore ben curieuses, par exemple : les ruches d'abeilles, l'aquarium ousqu'il y a tout plein de poissons et pis le Troicadéro, ce beau monument qu' tu vois là en face de nous. Allons-y tout d' suite, tu veux ben n'est-ce pas ?

MARIETTE.

Mais, madame, il y a aussi les Invalides à vouaire, à ce qu'il paraît, même qu'on nous a dit chez nous qu'il y en avait un qui avait une tête toute en bois, ça doit être ben drôle, c'ti la j' voudrions ben le vouairre. Si c'était pas trop loin d'ici nous pourrions ben y aller. Puis il y a aussi les arasbiques ou amarmites, j' n' savons au juste le nom, mais ça finit toujours par ce mot-là. Nous allons voir tout ça n'est-ce pas; l'on s'amusera ben, qu'j' sommes donc contente d'avance.

LEBOZECK.

Puisque nous sommes là pour l'instant profitons-en pour visiter comme Zéphyrine le disait tout à l'heure le biau monu-

ment qui est en face de nous et ensuite il faudra qu' nous allions aussi sur les p'tits bateaux qui passent en ce moment sur cette grande rivière qu'on appelle la Seine; faudra ben que nous voyions ça aussi.

MARIETTE.

Oh, oui, monsieur le patron, vous avez une bonne idée; pendant qu' nous y sommes il faut ben vouairre tout, il y en a tant de ces curiosités qu' nous aurons ben du mal à tout connaître dans le peu de temps qu' nous avons à rester dans la capitale.

M^{me} LÉBOZECK.

Rentrons au Troicadéro, pisque nous y v'là; tiens, suivons c'te foule qui monte au premier. Tiens, mon cher Benjamin, vois-tu qu' j' avons ben fait d' venir par ici — nous sommes cheux nous dans not' pays de Ploërmel. Regarde, ah, mais regarde donc cette mariée qui se prépare pour le moment solennel, regarde le prétendu avec son bouquet et pis le bon père et la mère dans leurs costumes;

l'on dirait ben qu'ils sont de vrai, n'est-ce pas Benjamin, n'est-ce pas Mariette. Et la table creusée en forme d'assiettes et la grande cheminée où cuit la galette de sarrasin dans la poêle. C'est ben tout à fait comme cheux nous. Ah mais en v'là aussi des hommes et des femmes mais qui ne sont pas pareils à ceux de cheux nous.

LEBOZECK.

Ah, ma Zéphyrine chérie c'est qu'c'en est d'autres.

MARIETTE.

Mais tous ces pauv' gens doivent être ben fatigués d'rester toujours comm' ça sans bouger du matin au soir ; j' n' voudrions point comm' eux être obligée d' rester comm' ça de c'te façon.

LEBOZECK.

Ah çà, bougre de bétasse, tu crés donc que ces personnages-là sont vivants, tu ne vois donc pas clair. Eh ben ils sont en cire, regarde donc ben. Penses-tu

qu'ils pourraient rester dans la même position si c'était de vraies personnes. Fais ben attention par tous les endroits ousque j'allons parce que t'en trouveras d'autres. On en trouvera plus que des fontaines de bourrache parce qu'on n'en voit guère souvent. Ah, mais j'y pense nous n'sommes pas encore aux grands boulevards, cependant qu'j' avons donc soif.

M^{me} LEBOZECK.

Mon chéri, tu n'as donc pas vu tout à l'heure au coin du pont un marchand qui vendait des verres ousqu'il y avait dedans une liqueur jaunâtre, d'autres une liqueur rougeâtre, je n' me rappellerons pas de quel nom qu'il appelait ça. Si tu veux on pourrait ben en goûter un verre, viens donc.

LEBOZECK.

Ça vaut pas la peine d' se déranger ça doit être pas grand chose de ben bon, allons plus loin; peut-être ben qu'on arrivera aux fontaines de bourrache qu' j' cherchons tant.

MARIETTE.

Mais oui, continuons donc nout' chemin, allons vouairre pus loin, ousqu' j'disions tout à l'heure aux Invalides. J'allons retraverser l'autre côté et j'y arriverons ben vite. En même temps j' verrons tout c' qu'il y a dans ce côté tout l' long d' ce boulevard ousqu'il y marche un p'tit chemin de fer ben gentil ma fé, un tout petit chemin de fer, la locomotive, les wagons tout est petit.

M^{me} LÉBOZECK.

T'as raison, Mariette, nous allons continuer de ce côté, ça a l'air d'être encore ben beau par là; tiens, regarde donc là-bas un tonneau; ah, s'il se voit c't'y là. Dépêchons-nous d'y aller, on vend peut-être ben du cidre par là et pas trop cher, et j'serions ben contente d'en bouairre un ou deux bons verres.

MARIETTE.

Oh, ma patronne, j'serions ben contente aussi j' vous en assurons d' goûter

un peu d'nout' bon cidre de Bretagne; mais j' crains ben fort de n' point en trouver. Enfin j'irons où c'est qu' vous l' voudrez ben.

M^{me} LÉBOZECK.

Mais ce tonneau que nous voyons est un tonneau de bière; tiens, v'là des messieurs qui viennent en goûter. Dis donc, mon Benjamin, si j' faisons comm' eux; j' pensons qu' ça pourrait nous faire du bien.

LÉBOZECK.

Quoique tu m' dis, ma Zéphyrine; j'allons ben finir par trouver du bon cidre dans toutes ces affaires-là; il faut croire qu' nous n' sommes point encore arrivés à la sélection de nout' pays. Et puis n'oublions pas aussi les fontaines de bourrache, ça coûte ben meilleur marché, pisque ça n' coûte rien.

MARIETTE.

Ah, qu' j'avons donc soif; quand ce n' serait-il qu'un verre d'eau, comme nous le boirrons de bon cœur.

LEBOZECK.

Patience, patience, nous allons y arriver à notre chère Bretagne et alors nous nous régalerons, nous pourrons aussi manger de la bonne galette de sarrasin.

MARIETTE.

Qu'est-ce que je vois donc là-bas, quèqu' chose qui brille ben et qu'a l'air d'être ben gros ; allons-y donc vouairre.

LEBOZECK.

Ou donc c'est qu' tu vois quèqu' chose qui brille, toi ; moi j' n' voyons point ça du tout, car ce qu' j' vois est loin de briller ; ce sont des femmes avec des chapeaux faits comme des parapluies, et qui traînent des petites voitures. Qu'est-ce que ça peut donc ben être que ceux-là, et puis ils n' sont pas trop blancs de peau.

M^{me} LEBOZECK.

Et puis, ces femmes-là, elles ont toutes des gros cheveux nattés comm' les jeunes

filles de cheux nous; et pis ça leur monte dans le dos; avec ça pas la peau blanche; c'est ben drôle; ça doit être des anthropophages.

UNE VOIX.

Ce sont des annamites!

MARIETTE.

Ah, c'est c' qu'on nous avait dit des dynamites ou des amarmites, mais qu' c' soit c' qui voudront j' n' voudrions point être vilaines comme ces femmes-là; j' n'oserions jamais nous promener si j'étions comm' elles.

M^{me} LEBOZECK.

En effet qu'elles sont ben laides, comment qu'leurs maris doivent les aimer; c'est pas possible qu'elles en aient, des maris.

UNE VOIX.

Ce sont des hommes et non des femmes, faites donc attention.

MARIETTE.

C'est encore ben pus drôle; ben sûr qu'j' n'en prendrions pas un comme ça pour mari; ah, mais non, qu'j' n'en voudrions point, ils n'sont point z'assez beaux ces aramites-là.

LEBOZECK.

Dis donc, ma Zéphyrine, j'sis ben certain qu'tu n'voudrais point qu'j' portions une grande queue comm'ça par derrière, et pis pas d'moustaches, tu n'me goberais pas ben sûr.

M^{me} LEBOZECK.

Ben sûr, mon Benjamin, qu'j' n't'aimerions pas tant; même pas du tout si t'étais comme ces bonshommes-là. T'es pas trop beau il est vrai, mais ça n'fait rien t'es tout d'même mieux qu'eux.

MARIETTE.

Mais allons, v'là qu'nous arrivons ou'squ'j' voyais briller, approchons-nous donc.

LEBOZECK.

Ah oui, et ben vois-tu c' que c'est, c'est tout simplement une pièce de canon, comm' c'est qu'y en a dans nos ports de mer et sur nos navires. T'as n'en as donc jamais vu, tu n'as donc jamais été à Brest vouairre les grands navires qui font les grands voyages au long cours et qui vont aux combats; ah dame ma p'tiote c'est pas ben drôle c't' affaire-là et pis l'on expose ben sa vie.

M^{me} LEBOZECK.

Même que nous y avons perdu un frère dans un combat au Tonkin, l' pauvre enfant il avait ben besoin d'aller là pour y perdre la vie, après tous les sacrifices qu' mes pauv' parents avaient faits pour l'élever. Ah, triste sort qu' le métier militaire; si c'est un métier, hélas, d' faire tuer des hommes, et qué' qu'ils ont fait pour ça. Pauvre frère, va.
(Elle verse un pleur.)

MARIETTE.

J' voyons c' que c'est, ce sont des canons, et des gros ceux-là; y sont ben faits pour tuer le monde et fichtre si on leur emplit c'te gueule-là de poudre et de projectiles y pourraient détruire tout c' qui s' trouvera sur leur passage. Ah, la guerre, la guerre, quel malheur.

M^{me} LÉBOZECK.

Ah, mais v'là encore quéqu' chose qu'a l'air d'être ben curieux; là tout près de nous : on dirait que c'est le temple des bouddhistes. Ça doit être ben drôle là dedans; à ce qu'il paraît qu'ils n' font qu' d'bouder et que c'est leur religion à ces gens-là. C'est la religion des Chinois allons-y vouairre.

LÉBOZECK.

Allons-y vouairre, ma Zéphyrine.

MARIETTE.

Oh, qu' oui, j' voulons ben aller vouairre ça, ben sûr, j' bouderons aussi;

pardi si n'y a qu' ça à faire ça sera ben facile.

LEBOZECK.

Tout ça c'est ben beau, mais c' qui m'étonne c'est que les fontaines de bourrache se font joliment désirer et que j'avons encore soif.

M^{me} LEBOZECK.

C'est pas le moment où c'est qu' nous allons voir les bouddhistes que l'on doit penser à boire; prends donc patience, nous les trouverons ben ces fameuses fontaines tant désirées. Entrons au temple, nous verrons après.

LEBOZECK.

Vraiment c'est effrayant, il y a de quoi tomber en pamoison avec cinquante degrés de chaleur qu'y a ici et sitôt qu'on parle de bouairre un malheureux verre, ma Zéphyrine me dit toujours qu' j'avons le temps, c' pendant j' n' sommes point z'un buveur. Enfin visitons c' temple des boudristes pisqu'c'est ainsi.

MARIETTE.

Oh, monsieur, regardez donc cette grosse statue toute dorée, avec une vilaine tête, des yeux tout de travers, des p'tites mains, un gros ventre et assis comme les tailleurs d'cheux nous. Mais qu'est c' qu'ça peut ben être qu'ça; puisqu' j'y sommes, il faut tout visiter.

M^{me} LEBOZECK.

Je vais te dire c' que c'est, Mariette, que cette statue faite comme beaucoup d'autres qui sont là; c'est le dieu qu'adorent les Chinois. Il n'est pas beau n'est-ce pas, mais il est toujours ben riche puisqu'il est tout en or. J'voudrions ben pouvoir l'emporter cheux nous, qu'en dis-tu, Benjamin? le plus gros comme de juste; c' que nous serions riches, dis donc, mon chéri?

LEBOZECK.

Ben sûr p'tite femme que ça n'ferait pas d'mal à nout' bourse si j'pouvions remporter cette statue-là, la plus grosse

tant qu'à faire; nous viverions d' nos rentes. Nous vois-tu rentiers, ma Zéphyrine, et pis avec ça, on pourrait être maire du pays, hein qué qu' t'en dis ?

M^{me} LEBOZECK.

T'en demandes d' trop, mon ami; maire du pays, pourquoi pas conseiller municipal ou député tout d' suite. Vois-tu Zéphyrine la femme d'un député; j'espère que cela nous ferait des honneurs. C'est du coup qu' nous en recevrions des coups de chapeau. C'te statue on n' nous la donnera point, n'aie crainte.

MARIETTE.

Comme j'serions riches, Madame, avec une belle statue tout en or; vous m' garderiez, n'est-ce pas, et me donneriez de bons appointements de 30 ou de 40 francs par mois. C'est là qu' je nous acheterions de belles robes et de belles devantières pour être ben belle les dimanches et les jours de fête quand c'est qu' nous irons nous promener. Ah, mais, Madame,

j' serons ben fière quand c'est qu' je m' promènerai dans le pays et qu' je serons regardée par tous les gars qui viendront m' demander en mariage.

LEBOZECK.

Dis donc, Zéphyrine, j'allons bientôt sortir de c'te chapelle-là; j'commence à m'y ennuyer; nous ons encore beaucoup d' choses à visiter, n'oublie pas qu'j' sommes tout près des Invalides, c'qui va êt' ben curieux aussi. Pense donc, ma Zéphyrine, nous allons vouairre tous ces vieux soldats mutilés. C' qu'j' voudrais ben y trouver, ce serait des soldats d' Bonaparte ou Empereur I^{er}, de ces pauv' vieux braves, celui surtout celui qu' a une tête de bois.

M^{me} LEBOZECK.

Une tête de bois, dis-tu; un homme avec une tête de bois, par exemple c'est ben c' qu'y a d'pus curieux à connaître à l'Exposition et j' sommes ben sûre qu'il doit ben être regardé c'ty là. Mais comment qu'y peut vouairre, entendre, man-

ger et parler; ah, je t'en prie, allons-y ben vite.

MARIETTE.

Oh oui, m'sieu l'patron, allons-y ben vite à ces Invalides; c'bonhomme à la tête de bois est plus curieux à vouairre que la tour Eiffel, ben sûr. C' qu' j' voudrais, ce serait de le vouairre manger; à c' qu'il paraît qu'y en a aussi qui ont des nez en cire et des oreilles ces pauv' malheureux, qu' c'est donc triste!

LEBOZECK.

Tenez, les v'là les Invalides, j'apercevons la grille, approchons-nous et n'perdons point nout'temps. Mais oui v'là le factionnaire, un vieillard à longue barbe blanche, il garde bien la grille celui-là et il est ben certain qu'il ne laissera passer personne après l'heure.

M^{me} LEBOZECK.

Mais dis donc, mon Benjamin, j'vois un ruban rouge, un jaune, un bleu, un vert sur sa poitrine; qu'est-ce que ça veut dire

tous ces rubans, et pis y a des médailles après. J' n'en avons encore point vu comme ça par cheux nous.

MARIETTE.

C'est moi qui voudrions ben en avoir des médailles comme ça; y en a une qu'est pus belle qu' toutes les autres; celle qu'est après le ruban rouge.

LEBOZECK.

Mais dame, c'est la croix, la croix de la Légion d'Honneur, il faut l'avoir gagnée celle-là pour l'avoir; le pauv' vieux grognard n'a pas toujours eu toutes ses aises. Et puis il a une jambe de bois et il fait encore la faction; c'est bien un vieux brave celui-là.

M^{me} LEBOZECK.

Et les autres qu'est-ce que c'est?

LEBOZECK.

La jaune, c'est la médaille militaire, les autres j' n' connaissons point d'où

qu'elles peuvent venir, car tu sais ben qu'j' n' pouvons être renseigné là d'ssus, vu qu'nous n'avons pas eu l'honneur d'être soldat en même temps que ces vieux braves. J'lui d'manderons, il nous en donnera l'explication.

M^{me} LÉBOZECK.

C'est entendu, mon Benjamin, nous voïci arrivés, nous allons entrer les vouaire ces pauvres vieux, surtout n'oublions pas celui qui a une tête de bois, celui-là j'tiens à le voir.

MARIETTE.

Et moi donc j'y tiens bien aussi, car j'sommes ben certains que dans le monde entier il n'y a que celui-là.

LÉBOZECK.

Encore quelques minutes et nous y serons arrivés, aux Invalides.

La scène représente l'hôtel des Invalides.

M^{me} LÉBOZECK, *au factionnaire.*

Pardon, Monsieur l'invalidé, est-ce que l'on peut entrer, nous venons pour visiter votre maison, ainsi que le tombeau de l'Empereur I^{er}, donc que vous étiez un des soldats il est ben probable.

L'INVALIDÉ.

Madame, je ne puis vous répondre, la consigne me le défend, je suis en faction, adressez-vous à mon collègue, il vous répondra, mille tonnerres!

MARIETTE.

Oh, mais c'est qu'il n'est pas commode du tout, ce vieux-là, si les aut' sont pareils il vaudra mieux n' pas leur parler.

LÉBOZECK.

Entrons et dépêchons-nous, j' n' avons pas d'temps à perdre, vous savez ben qu'y faut qu' j' allions aux Grands Boulevards et à ce qui paraît qu' nous en sommes encore ben loin.

M^{me} LÉBOZECK.

Oui, mon Benjamin, rentrons et commençons par regarder toutes ces pièces de canon qui sont là à droite et à gauche et puis les statues et le jardin qui a l'air d'être ben beau.

MARIETTE.

Ah oui, qu' c'est donc beau, mais allons de ce côté-là, là-bas en face, doit y avoir quéque' chose de curieux par-là aussi.

LÉBOZECK.

Allongeons le pas et voyons; ah, ce sont les musées qui sont par là; v'là encore une statue, celle du général Daumesny qui n'a pus qu'une jambe et qui se bat quand même, ah, c'était des durs à cuire dans c'temps-là. Si en 1870 j'en avions eu d'comm'ça des généraux, nous n'aurions pas perdu l'Alsace et la Lorraine et les Prussiens n'serions pas venus en France nous réquisitionner, nous faire payer cinq milliards; en v'là de l'argent qu' nous

leur z'avons donné et puis deux pays riches, l'Alsace et la Lorraine, qu' c'est donc triste et vilain la guerre. Et pourquoi faire assassiner les pauv' hommes entr' eux comm' ça, què malheur, què malheur!

MARIETTE.

Mais c'est pas d'ça qu'il faut parler à c'te heure, r'gardons; tenez v'là un grand tableau ous qu'il y a tout plein d'hommes, qu' c'est beau, qu' c'est donc beau; ils lèvent les bras et pis y z' ont des bonnets tout rouges qu'est-ce que c'est donc ça?

LEBOZECK.

Ce sont des bonnets Phrygiens.

M^{me} LEBOZECK.

Mais les invalides où sont-ils? Je n'en voyions pas beaucoup; on ne va donc pas les voir; ils sont peut-être ben tous malades, ces pauv' vieux; celui à la tête de bois, cependant, j' voudrions si ben l' vouairre.

MARIETTE.

Tenez, mais en v'là un là-bas au bout du couloir, si j'allions l'y d'mander, y va ben nous renseigner c'ty là, il est peut-êt' plus aimable qu' les autres.

M^{me} LEBOZECK.

Mariette a raison, j'allons d' ce côté, nous r' viendrons par là après, nous avons peut-être encore ben l' temps.

LEBOZECK.

Allons-y, pisque c'est ainsi et voyons le c' pauv' vieux, nous saurons à quoi nous en tenir.

M^{me} LEBOZECK, *s'adressant à l'invalidé.*

Mon bon Monsieur, mon brave soldat, voudriez-vous ben nous dire c' que nous pouvons vouairre à c'te heure; c' que nous cherchons ce sont tous les invalides comm' vous, pour vouairre surtout celui qu'a une tête de bois.

MARIETTE.

Oh oui, M' sieur, faites-nous le voir, c'ty là surtout.

L'INVALIDE.

Attendez quelques minutes, malheureusement il sera trop tard aujourd'hui pour visiter tout ce qu'il y a à voir ici, mais vous pouvez voir les cuisines et mes collègues ne tarderont pas à arriver pour prendre le repas du soir. Seulement je doute d'une chose, c'est que vous ayez le plaisir d'en trouver un avec une tête de bois.

LEBOZECK.

Il est peut-êt' ben mort, c' pauv' vieux; y d'vait ben souffrir et êt' ben malheureux!

L'INVALIDE.

Mon pauvre Monsieur, je vois bien que vous n'êtes pas de Paris, que nous n'y êtes jamais venu peut-être. Mais je ne veux pas vous laisser dans l'erreur; il n'y a pas ici et il n'y a jamais eu d'invalides à la tête de

bois; c'est une blague comme l'on en dit tant dans les campagnes et vous l'avez crue.

M^{me} LÉBOZECK.

C'est égal, y sont ben menteurs ceux qui nous ont dit c'te men'trie-là, mon pauvre Benjamin, si j'les tenais, j'leur fich' rions ben une giffe.

LÉBOZECK.

Et moi donc, un bon coup d' pied dans l' derrière, ah, mais, je les retrouverrai ben; y a le gars Jacquot qu'était du nombre.

MARIETTE.

Oui, le gars Jacquot, et pis le gars Bridbreck et le gars Jean-Marie Plumapeck; j'on en rappelle, j'les connais tous ben.

L'INVALIDE.

Eh bien, quand vous serez de retour vous n'aurez qu'à donner une verte réprimande à tous ces freluquets-là; ils le méritent bien, les bougres.

LEBOZECK.

Ne craignez pas, à mon tour j'leur f'rons vouairre ça, y' s' rappelleront d' moi, les mâtins; on s' moque pas du monde comm' ça. J'vous remercie ben, Monsieur l'invalidé et j'vous d'mandons ben des fois pardon. (*S'adressant à sa femme.*) Maintenant, Zéphyrine, allons ben vite vouairre les cuisines; puisqu'on n' peut plus vouairre aut' chose; et pis après nous irons aux Grands Boulevards.

M^{me} LEBOZECK.

T'as raison, mon Benjamin, allons-y vite; ça doit être ben beau par-là aussi, et le soir surtout quand c'est que c'est tout illuminé.

LEBOZECK.

Oh oui, ça doit être ben beau, et puis enfin l'on va finir par trouver ces fameuses fontaines de bourrache, j' serions si content d'en bouairre enfin.

MARIETTE.

Ah, vos fontaines de bourrache, j' craignons ben à c'te heure qu' ce soit comme l'invalidé à la tête de bois; moi j' n'avons jamais entendu parler d' ça.

M^{me} LÉBOZECK.

Moi j'en ai entendu parler, même qu' c'est un monsieur qui était ben riche qui les a fait faire; il a même rendu un grand service aux parisiens pas riches, car eux qui ne peuvent pas aller bouairre un verre au cabaret ont au moins ces fontaines-là pour se rafraîchir.

LÉBOZECK.

Ma Zéphyrine, tu as raison toi, et tu comprends le bienfait de c't' homme-là, j' reconnais là ton bon cœur; t'en ferais ben autant toi n'est-ce pas?

M^{me} LÉBOZECK.

Ben certainement, mon Benjamin, il faut toujours aider ceux qui souffrent selon

ses moyens; et il y en a à ce qui paraît dans c' Paris.

MARIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'ce grand monument-là en face de ce pont où y a des statues assises en haut du mur et des factionnaires; Sainte Vierge Marie qué qu' c'est donc.

M^{me} LÉBOZECK.

Tu n'vois donc pas c' qui est écrit d'ssus, c'est la Chambre des Députés; t'as donc pas appris à lire à l'école ?

MARIETTE.

Mais ben sûr qu'si, qu'j'avons appris à lire, mais j' n'avions jamais vu de lettres si grandes qu' ça.

LÉBOZECK.

C'est donc pas l' moment d' discuter; continuons nout' chemin en nous dirigeant à gauche. Un monsieur ben air noble vient d' m' dire qu'y fallait traverser la place de la Concorde qui est au bout d' ce

pont; puis nous arrivons aux grands boulevards.

MME LEBOZECK.

Allons-y gaîment, mon Benjamin, mon cher époux, vers ces grands boulevards; tiens, mais comme elle est belle c'te place et c'te grande colonne qu'y a d'ssus.

LEBOZECK.

Mais ma p'tite femme, c'est la colonne d' la Bastille!

MARIETTE.

Ah! oui, la colonne de la Bastille; j'en avons ben entendu parler aussi par les gars qu' j' vous ont dit tout à l'heure.

M^{me} LEBOZECK.

Et là-bas en face de nous v'là encore un grand monument pareil à celui qu' j' venons d' voir; y a c' pendant pas deux Chambres de Députés, y en a ben qu'une, n'est-ce pas Benjamin?

LEBOZECK.

Ben sûr qu'y n'y en a qu'une et c'est ben assez; quand j'allons être tout près,

j' verrons ben c' que c'est; nous nous renseignons; il faut qu' je sachions tout.

MARIETTE.

Tiens, mais il y a des grilles tout autour et ces belles colonnes; qu'est qu' ça peut ben être; si j'demandions à ce monsieur qu'a un habit avec des beaux boutons blancs et un grand chapeau de gendarme avec des plumes blanches, ça a l'air d'être un suisse. C'est peut-être ben une église. (*S'adressant au suisse.*) Mon bon M'sieur, pourriez-vous m' dire qu'est-ce que c'est que ce monument-là et ousque nous sommes.

LE SUISSE.

Ce monument est la belle église de la Madeleine que vous pouvez visiter du reste. Vous êtes ici aux grands boulevards qui commencent par celui portant justement le nom de Madeleine; ensuite le boulevard des Capucines, des Italiens, etc. etc. et ainsi de suite jusqu'à la Bastille, vous n'avez qu'à suivre tout droit sans vous déranger.

LEBOZECK.

Enfin, nous y v'là à ces grands boulevards, d'puis qu'j'sommes à Paris, j'les d'mandons, c'est vraiment pas dommage; ma Zéphyrine est ben contente aussi; on va pouvoir y trouver à manger car j'avons grand faim et soif.

LE SUISSE.

Oh bien, vous trouverez tout ce qu'il vous faudra, et convenable dans de fort beaux restaurants.

M^{me} LEBOZECK.

Dis donc, Benjamin, si j'entrions un peu vouairre c'te église; nous n'serons point longtemps; elle doit être ben belle comm' c'est que l'a dit Monsieur le suisse.

LEBOZECK.

Dépêchons-nous, cinq minutes seront assez.

MARIETTE.

Maintenant qu'j'avons vu c'te église j' n'avons pu qu'à suivre tout droit et pis

on va manger, j' commençons à avoir ben
faim.

M^{me} LEBOZECK.

Et moi aussi j'ons faim, bien faim.

LEBOZECK.

Eh ben! ma Zéphyrine, j'allons entrer
par là dans un restaurant, comm' c'est
que le dit le suisse que sur ces boulevards
il y avait beaucoup d'estaminets.

M^{me} LEBOZECK.

T'as raison, mon Benjamin, c'est enten-
du nous allons au premier qu' nous trou-
verons.

MARIETTE.

Tiens, en v'là un restaurant, j' voyons
« Maison Dorée », j' pourrions ben y aller
vouairre et puis ça doit être ben bon là-
dedans et pas trop cher, si j'y allions.

LEBOZECK.

Allons-y vouairre, s' renseigner n' coûte
rien, le prix du souper doit être marqué
au dehors comme dans les aut' restaurants.

M^{me} LÉBOZECK.

Tiens, justement, voici les prix : déjeuners 10, soupers 15 et 20. Qu'est-ce que t'en dis; crois-tu qu'j'allons mettre des prix pareils pour manger quéqu' brins de viande et de légumes comme à ton hôtel de Bretagne; et encore nous n'avons pas de galette de sarrasin, qu'c'est si bon.

MARIETTE.

Ah, oui, de nos bonnes galettes, c'est moi qu'en mangerions ben.

LÉBOZECK.

Y a qu'une chose à faire, d'continuer nout' chemin tout le long des boulevards; puis nous irons souper à nout' restaurant; pour le moment on boirra un coup aux fontaines bourraches, mais il m'semble qu'y en a point encore par là. Enfin nous allons jusqu'à la Bastille, y s'pourra que l'on en trouve par là. Si seulement y avait des petites fontaines dans les rues ous' que coule la bonne eau ben fraîche, on se rafraîchirait.

M^{me} LÉBOZECK.

Oui, c'est vrai, des petites fontaines ça f'rait pas d'mal non plus à moi ainsi qu'à Mariette. Ça coûterait ben moins cher qu' toutes ces verrées de liqueur ou d'absinthe comme c'est qu'en boivent tous ces beaux messieurs et belles dames qui sont assis attablés d'vant ces grands estaminets.

MARIETTE.

Ah, j'allons bientôt arriver à la Bastille, v'là une heure et demi qu' j' sommes déjà sur ces grands boulevards et j'y sommes pas encore arrivés. Tiens, v'là encore un grand arc de triomphe comm' c'ty là qu' j' venons de vouairre tout à l'heure, c'est pas encore la Bastille, si l'on demandait ?

M^{me} LÉBOZECK.

T'as raison, Mariette, on peut demander, pas la peine d' marcher davantage si on est rendu ; il faut s'en retourner à notre hôtel, j' commençons à être ben fatiguée depuis c'matin huit heures qu' nous marchons.

LEBOZECK.

T'as raison, ma femme, j'allons d'mander à ce jeune homme qui vient d'avant nous. (*S'adressant au passant.*) Dites-mé donc, Monsieur, est-ce que j'avons encore pour longtemps avant d'arriver place de la Bastille.

LE PASSANT.

Encore au moins deux heures, mes braves gens, en ne marchant pas vite.

LEBOZECK.

Merci, Monsieur. (*A sa femme.*) Va falloir qu' j'y marchions pu vite, dis donc femme, si j' voulons y arriver aujourd'hui, v'là qu'il est sept heures, dépêchons-nous!

MARIETTE.

Sept heures, c'est pas étonnant qu' j'avons si grand faim; que j' voudrais don être arrivée. J'ai ben soif aussi; par malheur ma boursicote se dégarnit et j' n'aurons pu d' sous pour m'en retourner si

j' dépensons c' que j'ai. Moi aussi j' serais ben contente d'trouver une fontaine de bourrache, comme j' trouverais ça bon en ce moment, j'ons si soif.

LEBOZECK.

Oui, j' commençons par trouver ça ben étonnant d' ne point en vouairre; v'là qu' nous arrivons à une place ous' que j' aperçois une grande statue qu'a un bonnet sur la tête comme ceux qu' j'avons vu dans le tableau des Invalides, un bonnet Phirrygien j' croyons qu'est le nom.

M^{me} LEBOZECK.

Eh bien, mais tu ne vois donc pas que c'est la statue d' la République, et qu' c'est une belle femme, dis donc, qui la représente.

LEBOZECK.

Ben sûr qu' c'est une belle femme; mais c'est qu'elle a un grand défaut c'est qu'elle n'est pas en chair, qu'elle n'est qu'en bronze, toutes les femmes peuvent être belles comm' ça. Oh, si elle était en chair

c'est ben probable qu'elle n' serait pas postée comm' ça sur une place.

MARIETTE.

Ben sûr, vous n' voudriez pas que quand c'est qu'il chèrait d'yeau, elle reste là à mouiller ses effets et ses appas donc; elle serait fraîche, la pauv' femme. Ou ben lui faudrait un grand parapluie de famille comm' c'est qu'y en a cheux nous.

M^{me} LÉBOZECK.

Allons, j' n' avons point l' temps d' discuter ici; j'avons encore beaucoup à marcher, j'n' sommes point encore rendus cheux nous, pas en Bretagne ben sûr, mais à nout' restaurant; ah, que j'avons donc faim et soif; la bourrache, la bourrache.

MARIETTE.

Oui, la bourrache, où donc qu'est cette fontaine.

LÉBOZECK.

Faut-y languir dans c'te Paris pour trouver à se désaltérer; j'trouve ben drôle qu'

depuis c' matin qu' nous marchons, ma Zéphyrine, nous n'ayons pas trouvé ces fameuses fontaines; c' pendant ce gamin m' avait pourtant ben assuré qu' j' en trouverions sur les grands boulevards. J' y sommes pourtant ben et j' n' en trouvons pas souvent.

M^{me} LÉBOZECK.

Continuons nout' chemin par là, tout en face j' vois là-bas encore une statue, mais qu' a l' air ben haute et toute en or. Regarde donc, Benjamin, comm' c' est qu' all' brille au soleil.

LÉBOZECK.

Tout ça c' est ben beau, mais ça n' nous donne pas à bouairre; qu' j' ons donc soif, dépêchons-nous, peut-êt' ben qu' j' allons finir par trouver.

MARIETTE.

Mais c' est encore une grande colonne avec une belle statue toute en or avec des ailes, mais pourquoi donc qu' elle a des ailes, celle-là.

LEBOZECK.

Oui, pourquoi qu'elle a des ailes et qu'elle fait comme si qu'elle s'envolait, celle-là; mais quelle statue qu' ça pourrait ben être ?

UN GAMIN DE PARIS.

Vous ne savez pas ce que c'est que cette colonne que vous voyez ici sur cette place.

M^{me} LEBOZECK.

Ma foi non, j'n' en savons rien du tout, elle est toujours ben belle, et doit coûter ben d' l'argent; voulez-vous, Monsieur, nous dire comment c'est qu'elle s'appelle, cette statue-là.

LE GAMIN DE PARIS.

Madame, elle s'appelle la colonne de la Bastille, surmontée du Génie de la Liberté.

LEBOZECK.

Mais y en a donc deux des colonnes de la Bastille, j'en avons déjà vu une par là ben loin sur un' grande place qui s'appelle j' m'en rapp'lons la place de la Concorde.

MARIETTE.

Oui, la place d'la Concorde, tout près de la Chambre des Députés; y en a aussi là une belle colonne tout en granit; j' croyons ben qu' c'était la Bastille.

LE GAMIN DE PARIS.

Non, Mademoiselle, cela s'appelle l'obélisque de Louxor qui a été rapporté par la Grande Armée, et que l'on a placé en cet endroit comme souvenir de la campagne d'Egypte.

LEBOZECK.

A la bonne heure, t'es un savant; on voit qu' t'as ben été à l'école et qu' t'es ben instruit; voudrais-tu nous dire pisqu' t'es si aimable ousque l'on pourrait trouver des fontaines de bourrache, car j'avons ben soif et depuis c' matin qu' nous sommes partis j' cherchons et j' ne pouvons point en trouver. Pisque tu connais tant de choses tu voudras ben nous renseigner ousqu'elles se trouvent, tu nous rendras un grand service, j'avons si soif.

LE GAMIN.

Qu'est-ce que vous me demandez-là, mon brave homme, des fontaines de bôur-rache; qu'est-ce que ça peut être que cela, jamais je n'en ai entendu parler.

M^{me} LÉBOZECK.

Comment vous n'en avez jamais entendu parler, ça m'étonne et j'sommes toute surprise. (*S'adressant à son mari.*) Voyons, Benjamin, qui est-ce qu'a pu te dire qu'y avait de ces fontaines-là à Paris ?

LÉBOZECK.

Mais, ma Zéphyrine, c'est un jeune gars de quatorze à quinze ans qui m'a dit ça lorsque j'débarquions à Paris tout près de la gare Montparnasse; c'est même lui qui m'a conduit à l'hôtel de Bretagne ousque t'es venue me rejoindre deux jours plus tard.

M^{me} LÉBOZECK.

Tu n'auras pas ben compris.

LE GAMIN.

Il est plus que probable.

MARIETTE.

Nous v'là ben, pas de fontaines de bourrache, c'est vraiment un grand malheur, moi qui ai tant soif.

LEBOZECK.

Le gars m'avait même dit que ces fontaines-là se trouvaient sur les grands boulevards; nous les avons vus d'un bout à l'autre, pisque j' sommes à la Bastille, et pas de fontaines, ah, mais pas du tout.

LE GAMIN.

Et vous n'en trouverez pas non plus de ces fontaines-là, car il n'en existe pas à Paris. Il y a tout simplement des fontaines Wallace, et non sur les grands boulevards. Dans ces quartiers splendides de la capitale ces dites fontaines seraient mal, vu que les grands cafés et restaurants sont là pour recevoir les messieurs, les mesdames qui ont le gous-

set bien garni. Ah, ils n'y boivent pas souvent à la fontaine Wallace, c'est trop fade pour leur fine bouche, de l'eau. Boire de l'eau c'est bon pour le travailleur chargé de famille, gagnant un modique salaire, pas souvent assez fort pour donner la nourriture et les soins nécessaires à sa femme et à ses enfants; de l'eau, c'est bon pour les miséreux.

LEBOZECK.

Tu me touches le cœur, mon ami, tu es ben jeune encore, mais comme t'es intelligent, tu raisones si ben; ah, tu d'viendras ben un jour, si tu continues, député, j' te le souhaitons ma foi. Alors il n'y a point de fontaines de bourrache; ce sont des fontaines à Wallace dis-tu?

LE GAMIN.

Non, mon brave homme, ce sont des fontaines Wallace; vous en trouverez par là, si vous regagnez votre hôtel, il y en a sur votre chemin, parce que de ces côtés il y a plus de travailleurs, c'est moins riche.

LEBOZECK.

Ah, ben, ça doit être des fontaines comme cell' où j'avons bu avec un gobelet l'jour où j'suis arrivé à Paris et qui s'trouve au coin du boulevard Montparnasse j' croyons ben et d'la place ousque j'ai débarqué. J'sommes ben sûr maintenant qu'ça doit être ça.

LE GAMIN.

Vous avez raison, c'est justement cela, et ces fontaines ont été installées aux frais de l'homme dont elles portent le nom; ah, il a rendu un grand service à la population parisienne, et nous lui devons une reconnaissance éternelle.

LEBOZECK.

Dame, ben sûr, les gens d' bien, on doit toujours s'en souvenir et les respecter. J't' remercions ben, mon ami, d' nous avoir renseigné si ben. Si j'étions riche, j' t'inviterions à souper avec nous, mais, comme toi, nous n'sommes que des travailleurs

et tu sais, à la campagne on gagne encore moins qu'à Paris.

LE GAMIN.

Mon brave et bon paysan, je vous remercie de votre invitation, ma mère et mon père seraient du reste inquiets, je vais même rentrer de suite souper aussi. Je vous dis donc bonne route et bon voyage pour retourner dans votre pays, la Bretagne, dont j'ai tant entendu parler.

LEBOZECK, *lui tendant la main.*

Une bonne poignée d'mains d'ta part me f'ra beaucoup d'plaisir; tu veux ben n'est-ce pas?

LE GAMIN.

Mais de grand cœur, brave campagnard, la main d'un laboureur ou cultivateur peut parfaitement se toucher avec celle d'un ébéniste, car je suis ébéniste de mon métier.

LEBOZECK.

Merci, merci ben des fois, et ben du courage et bonne santé; espérons que j' nous reverrons un jour.

M^{me} LÉBOZECK ET MARIETTE.

Bonsouairre, Monsieur, bonsouairre et portez-vous ben et vos parents aussi!

LE GAMIN.

Bonsoir, Mesdames, bonsoir et bon voyage.

LÉBOZECK.

A c'te heure il faut que nous retournions ben vite à not' hôtel, pourvu que j' trouvions encore à manger, j'avons l'estomac aux talons, d'pêchons-nous, d'pêchons-nous d'regagner not' chemin. Et puis à la première fontaine de bourrache, ah, mais non, j' m' trompons, j' voulons dire Wallace, j' boirrons un bon coup d'eau ben fraîche, ça m' fera rudement du bien.

M^{me} LÉBOZECK.

Et moi donc qui ait la langue aussi sèche qu' la râpe qui me sert pour les pommes de terre.

MARIETTE.

Et moi aussi j'en avons mal au gosier, j'l'avons ben sec aussi.

LEBOZECK.

Ma foi, j' crois ben en vouairre une là-bas tout proche de la grille du jardin des Plantes, qu' j' reconnaissons ben. (*Hâtant le pas.*) Mais oui, c'en est ben une! allons-y vite, car y a l'air d'avoir ben du monde après.

M^{me} LEBOZECK ET MARIETTE.

Qué bonheur, enfin, j'allons donc pouvoir nous rafraîchir un brin.

LEBOZECK.

Comm'ça a fait du ben, ma Zéphyrine, qu'en dis-tu, deux ou trois gobelettées comm' ça, ça semble bon, ben bon, malgré que ce n' soit qu' d' l'eau ; ça nous f'ra patienter jusqu'à l'hôtel, où j' serons bentôt rendu maint'nant.

M^{me} LÉBOZECK.

Mais, connais-tu ben l'chemin pour nous en r'tourner, n' te tromperas-tu pas ?

LÉBOZECK.

Non ben sûr j' n' avons qu'à suivre le tramway qui va à la gare Montparnasse, tout droit, tout droit sans nous déranger et j' serons rendu quand nous s'rons arrivés à la Gare où c'est qu'ils s'arrêtent tous.

M^{me} LÉBOZECK ET MARIETTE.

Oh! oui, dépêchons-nous d'arriver car j'avons grand faim et soif, et puis j' sommes ben fatiguées.

LÉBOZECK.

J' n' avons qu'à marcher vite, j' serons bientôt arrivés, nous v'là déjà au boulevard (*à part* : comment qu'y s'appelle c'ty là?) au boulevard du Port Royal. Ça n' sera pas long maintenant, après c'ty là j' serons au boulevard Montparnasse là ousqu'est noutr' hôtel.

M^{me} LÉBOZECK.

J' te connais, tu nous dis toujours qu' nous n'avons pas pour longtemps à marcher, et pis j't'en fiche, nous en avons pour des heures.

MARIETTE.

J' m'en souviendrai d' ces promenades; jamais j' n'avions tant marché.

LÉBOZECK.

Allons, nous v'là au boulevard Montparnasse; vous voyez à vout' droite le jardin du Luxembourg ousqu'est le Sénat et à vout' gauche ousque vous voyez aussi de grands arbres, une maison avec des dômes, c'est l'observatoire.

MARIETTE.

Quoi qu' c'est ça qu' l'observatoire ?

LÉBOZECK.

Mais, mon enfant, l'observatoire est une maison ousque les astronomes voient

les astres, c'est ceux-là qui disent quand c'est qu'il pleuvra, qu'il neigera, qu'il fera des tempêtes, à quelle heure qu' le soleil s' lèvera et s' couchera, tout comme pour la lune ils en disent autant.

MARIETTE.

Mais Sainte Vierge Marie, quoi qu' c'est donc qu' des astronomes ?

LEBOZECK.

En ben, mais c' sont des astronomes !

MME LEBOZECK.

Tu la renseignes ben not' pauv' bonne, tu n' lui dis pas, c'est-à-dire tu n' lui expliques pas c' que c'est qu' ces gens-là, et c'est c' qu'elle te demande. Si tu n' l' peux pas, j' m'en vas l'y dire moi.

MARIETTE.

Oui, ma bonne patronne, vous avez raison de vouloir ben me dire quoi qu' c'est qu'un astronome.

M^{me} LEBOZECK.

Je m'en vas t'le dire tout d'suite. Les astronomes sont les hommes pleins de science qui lisent dans les astres, qui font calcul sur calcul pour arriver à découvrir la marche de la lune, des étoiles, etc, etc.

MARIETTE.

J'vous remercions ben, Madame, et j'sommes ben contente de savoir ça et d'avouairre vu la maison ousque l'on apprend ça. J'en aurons à raconter quand j'allons être arrivée au pays.

LEBOZECK.

Ah! oui, les gens qu' nous connaissons, et nous en connaissons, vont être étonnés de tout c' que j' allons leur raconter de not' voyage à Paris, et leur dire tout c' que j'avons vu de beau et de curieux.

M^{me} LEBOZECK.

Pas les fontaines de bourrache, toujours!

MARIETTE.

Ni l'invalidé à la tête de bois; ils s' moqueraient d' nous et c' qu'y serait contents, surtout les trois gars qu' j' vous ai nommés.

M^{me} LÉBOZECK.

Sainte Vierge Marie, quoi qu' c'est donc que c' te belle place que j' vois, qu' est si bien éclairée, en v' là t'y des becs de gaz.

LÉBOZECK.

Mais, ma Zéphyrine, c'est la gare Montparnasse; dans cinq minutes nous y serons arrivés et j' serons rendus à not' hôtel et j' allons enfin souper.

MARIETTE.

Qué bonheur, j' ons si grand faim.

LÉBOZECK.

Eh ben, j' n' avons pu qu' à traverser la place de la gare, puis aller à droite sur le boulevard Montparnasse et nous serons arrivés à not' restaurant.

M^{me} LEBOZECK.

Voilà, j'aperçois not' hôtel ; hâtons le pas et allons nous mett' à table.

MARIETTE.

J'y allons d' bon cœur.

LEBOZECK.

J' nous dépêcherons d' souper, après j'irons nous coucher, pour partir demain matin à neuf heures ; c'est qu' faut pas qu'j' manquons not' train ; j' serions obligés de payer comm' si j' n' étions point venus en train de plaisir, et ça n' ferait point nout' affaire.

M^{me} LEBOZECK.

Mettons-nous-y, mangeons du plutôt fait, et montons ensuite nous coucher.

MARIETTE.

Oui, car j'avons ben envie de dormir!

TABLEAU

La scène représente les tables sur le trottoir de l'hôtel où mangent nos hôtes.

LEBOZECK, *choisissant une table.*

Mettons-nous là, nous s'rons ben, nous verrons ben les passants, ça s'ra plus gai. (*Appelant le garçon.*) Garçon, qu'est-ce que vous avez à manger ?

LE GARÇON.

Il y a pour ce soir du potage, du rosbif aux pommes, de l'omelette, du poulet au cresson, de la salade, du dessert, café et pousse-café, voyez, vous avez de quoi choisir.

LEBOZECK.

Apportez-nous du potage, du poulet au cresson, de la salade et du dessert, ensuite du café, puis vous n'oublierez pas d' nous donner à bouairre, j'ons ben soif.

LE GARÇON.

Je vous sers tout de suite.

M^{me} LÉBOZECK.

Oui, dépêchons-nous, j'allons manger ben vite, et puis nous coucher, j'en avons besoin.

LE GARÇON.

Voilà, voilà, vous êtes servis.

Nos convives se dépêchent de souper, puis montent se coucher en recommandant au garçon de les réveiller à sept heures et demie.

TABLEAU

La scène représente la chambre de l'hôtel.

LE GARÇON, *frappant à la porte.*

Il est sept heures et demie, Mesdames et Messieurs, il faut vous lever pour ne pas manquer votre train.

LÉBOZECK, *comme sortant d'un rêve.*

Mon train, quoi qu'y dit donc c' garçon, mon train!

M^{me} LÉBOZECK, *se levant.*

Voyons, tu n' te rappelle plus donc qu' nous partons c' matin; tu dors donc encore ?

LÉBOZECK.

Mais oui, t'as raison, ma Zéphyrine, j'allons m' dépêcher, et tu vas vouairre qu' j'allons bentôt être prêt; et Mariette ne se lève donc pas ?

M^{me} LÉBOZECK.

Mariette, Mariette, il est temps d' se lever et d' se dépêcher, l'heure va être bientôt venue de partir.

MARIETTE.

Voilà, voilà, j' nous levons.

Tous les trois se lèvent et s'habillent vivement, puis redescendent faire un petit déjeuner, après quoi ils reprennent le train à la gare Montparnasse. On entend le sifflet, ils sont partis neuf heures ayant sonné.

F I N

CE LIVRE, LE SEPTIÈME DE LA COLLECTION
« ÉCRITS ET DOCUMENTS DE PEINTRES », A ÉTÉ
TIRÉ A 2000 EXEMPLAIRES SUR PAPIER BLANC
APPRÊTÉ, NUMÉROTÉS DE I A 2000, A 200
EXEMPLAIRES DE CHAPELLE SUR PAPIER BLANC
APPRÊTÉ, NUMÉROTÉS CH I A CH 200, A
20 EXEMPLAIRES SUR PAPIER CRÈME ANTIQUE
A LA CUVE SANS BOIS, NUMÉROTÉS DE I A XX,
ET A 80 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ
FIN BLANC, NUMÉROTÉS DE XXI A C

N^o 676

CE LIVRE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
PIERRE CAILLER, ÉDITEUR, SUR LES PRESSES
DES IMPRIMERIES POPULAIRES, A GENÈVE,
LE 14 JUILLET 1947.



Β
Τ
Ι
Β
ΤΕ
ΤΕΛΛΟΓΙΑ
ΤΕΧ
ΣΥΛΛ